



QUAND LE PAPE PARLE !

LA veille de Noël, le 23 décembre, le Saint-Père a répondu aux vœux du Sacré-Collège en rappelant que nous n'avons pas d'autre moyen d'être homme que de nous mettre à l'école de Jésus à Bethléem dans sa crèche par la Médiation de la Vierge Immaculée :

« C'est avec une âme joyeuse, Monsieur le cardinal, que Nous acceptons les vœux que vous Nous avez présentés au nom du Sacré-Collège, et c'est avec reconnaissance que nous recevons l'expression des sentiments de dévouement et d'affection dont vous vous êtes fait l'interprète pour tous en souhaitant que la restauration en Jésus-Christ, par l'intercession de la Vierge Immaculée, soit le présage de temps moins périlleux pour l'Église. Et Nous Nous réjouissons vivement que vous ayez fait allusion à ce sujet, parce que le mystère de Bethléem, que nous allons rappeler, offre les preuves les plus indiscutables du vrai Sauveur ; Sauveur aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles, Sauveur ici comme à Bethléem, Sauveur unique, éternel, universel, qui a renouvelé la face de la terre et qui a rétabli avec Dieu et entre les hommes toutes les relations individuelles et sociales. »

Notre bienheureux Père a établi dans sa métaphysique relationnelle que toute la dignité de la personne humaine tient à ce double ordre de relations à Dieu et au prochain ; que le Christ vient rétablir dans leur perfection à Bethléem.

« La cabane de Bethléem, en effet, nous présente l'homme parfait qui, unissant dans une seule personne la nature divine et la nature humaine, restitue à celle-ci la meilleure partie de ses privilèges, perdue par la faute, et la plénitude des avantages qui en dérivent ; d'où il suit que nous n'avons d'autre moyen d'être homme, au point de vue spirituel aussi bien qu'au point de vue social, que de nous rapprocher de l'homme parfait, de la pleine mesure de la vie du Christ :

« Jusqu'à ce que nous nous soyons approchés en courant de l'homme parfait, que nous ayons atteint

à la plénitude de la mesure de l'âge du Christ. » (Éphésiens 4,13)

Toute la vie chrétienne et sociale ne doit donc être qu'une continuelle étude pour atteindre la beauté du Christ, pour recouvrer ainsi notre dignité et ramener dans le monde, avec les dons originels, l'harmonie, la concorde et la paix de l'Éden. »

Saint Matthieu rapporte que les Mages ont trouvé la Sainte Famille dans une « *maison* », que le Saint-Père se représente comme une pauvre maisonnette, une « *cabane* ».

« C'est pourquoi la cabane de Bethléem est une école d'où le divin Rédempteur commence son enseignement, non par des paroles mais par des œuvres, prêchant que l'unique moyen de réhabilitation est le sacrifice dans la pauvreté et la douleur. Les pompeuses théories, les assemblées bruyantes, les discussions des questions brûlantes ne servent à rien. Pour restaurer toutes choses dans le Christ, sans la sollicitude de la science, sans l'aide de la richesse, sans l'intervention de la politique, cette leçon suffit ; et la société, si elle entrait en cette voie, serait heureuse dans la joie et la paix universelles.

« La cabane de Bethléem est une école où nous voyons un César païen devenir l'instrument inconscient de la divine Providence et concourir admirablement à la fondation de l'Église ; ce qui nous montre à l'évidence que Dieu entoure celle-ci de son aide pour la défendre et la conserver. Vraiment, les maux actuels qui l'affligent sont multiples et très graves ; ses ennemis, cachés ou manifestes, sont nombreux et puissants ; leurs moyens de lui porter atteinte formidables ; mais nous ne devons pas céder au découragement parce que, dans les divines promesses, nous puisons la certitude que Dieu procurera toujours le résultat qu'il a déterminé en faisant, comme dit saint Augustin, servir le mal même, produit de notre volonté libre, au triomphe du bien.

« La cabane de Bethléem est une école où l'on enseigne que, pour restaurer toute chose dans le Christ, nous ne devons fixer à la divine Sagesse ni le temps ni le mode de venir à notre secours. Israël attendait depuis quarante siècles l'accomplissement

de la promesse de l'Éden ; nous devons donc imiter non seulement la foi des anciens patriarches, mais, et spécialement, celle de Marie et de Joseph, qui, sachant que le Fils de Dieu allait naître à la vie, et que Bethléem, d'où ils étaient si loin, devait être son berceau, sans anxiété et sans crainte attendent avec tranquillité les décrets du ciel. Certainement, cela Nous attriste de voir l'Église de Jésus-Christ persécutée et cruellement combattue dans son autorité, dans ses doctrines, dans sa providentielle mission à travers le monde, et par suite la société civile travaillée de dissensions intestines ; mais quand Nous considérons que nous sommes dans la vallée de larmes, que nous traversons un temps d'épreuve, que l'Église ici-bas est militante et que c'est Dieu lui-même qui envoie ou qui permet les tribulations, il doit nous être facile de suivre l'exemple de Marie et de Joseph, qui, après l'attente paisible, sûrs d'accomplir la volonté divine, laissèrent leur modeste demeure, entreprenant avec d'indicibles embarras un long voyage, et supportèrent avec résignation le refus des Bethléémites qui ne voulurent pas leur accorder un abri hospitalier.

« La cabane de Bethléem est une école. Combien aurait été heureuse la famille qui aurait recueilli en cette nuit les pauvres époux ! Combien de bénédictions seraient descendues sur elle ! Mais pour eux, point de place. *« Il n'y avait pas de place pour eux au caravansérail »* ; et Jésus vint dans sa cité et les siens ne le reçurent pas. Pauvres peuples et pauvres nations qui, non seulement n'accueillent pas Jésus et son Église, mais qui, beaucoup plus mauvais que les Bethléémites, la gênent dans son action, la persécutent, la calomnient, et avec un aveuglement impardonnable, eux qui savent que leur est réservé le sort de la malheureuse Bethléem.

« La cabane de Bethléem, enfin, est une école dans laquelle, si l'accomplissement des divines promesses n'est pas révélé aux sages et aux prudents du siècle, mais seulement aux petits, c'est-à-dire aux simples pasteurs, ce n'est point que Jésus ait préféré une condition à une autre. La société des hommes est l'œuvre de Dieu ; Dieu lui-même a voulu la diversité des conditions, et Jésus n'est pas venu pour changer cet ordre, en appelant seulement les pauvres, mais il est né pour tous. Cela est si vrai, que, pour manifester ce caractère d'universalité, il a voulu naître dans un lieu public, dont l'accès ne pouvait être interdit à personne ; il a voulu descendre d'un sang royal, pour n'être point dédaigné par les princes ; il a voulu naître pauvre, pour que chacun, sans exception, pût aller à lui, et pour se faire tout à tous, pour que personne ne craignît de l'approcher, il s'est montré sous l'aspect d'un petit enfant.

« L'ange n'a pas annoncé la joyeuse nouvelle aux habitants de Bethléem, non seulement parce qu'ils s'en étaient rendus indignes par le refus de donner asile à Marie et à Joseph, mais parce que, loin d'aller à la Grotte, ils ne se seraient pas souciés de la nouvelle, comme firent ensuite ceux de Jérusalem à l'arrivée des Mages. Et c'est ce qui arrive aussi maintenant quand parlent les anges de l'Église ; et beaucoup parmi les baptisés, chez qui la corruption du cœur étend un voile sur l'esprit, non seulement les raillent et s'en moquent, mais nient les faits les plus évidents, les vérités les plus manifestes, les droits les plus sacrés, faisant vanité de ne rien croire. Comme maintenant aussi, il y avait alors des hommes orgueilleux d'esprit et corrompus de cœur, qui, bien que dépositaires des divines promesses et vivant près du Temple en se vantant de faire partie du peuple élu, n'auraient pas cru à l'annonce faite par l'ange.

« Et cela est si vrai qu'ils ne cédèrent pas à la vérité, même lorsque Jésus rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets et ressuscitait les morts ; mais, après avoir été comblés de bienfaits sans nombre, ils l'ont crucifié ; histoire de douleur qui tant de fois s'est renouvelée.

« Or, s'il en est beaucoup qui, tout en célébrant, comme cela se pratique aussi chez les gens du siècle, le retour de Noël avec une joie extraordinaire et par des échanges de vœux, ne profiteront pas des leçons offertes par le mystère de Bethléem pour restaurer toute chose dans le Christ, Nous, Vénérables Frères, déposons tous ensemble à la crèche du divin Enfant nos prières pour qu'il intervienne avec sa grâce et que tous en profitent pour leur salut. Quant à Nous, confiant en Dieu, sûr du concours efficace et affectueux du Sacré-Collège, réconforté par les prières du monde entier, Nous ne demandons que la grâce d'adorer en tout tranquillement les dispositions de la Providence. Nous exprimons au Sacré-Collège, à cœur ouvert, des vœux sincères pour sa prospérité, et, comme gage de Notre affection très particulière, Nous vous donnons, à vous, Messieurs les cardinaux, et à tous ceux qui se trouvent ici présents, Notre Bénédiction apostolique. »

Ami lecteur, vous aurez reconnu la parole d'un saint Pape qui est aux antipodes du Concile, du paraconcile, du postconcile et de tous les synodes qui l'ont perpétué. Je dédie ce texte magnifique de saint Pie X à tous ceux qui sont accablés, mais non pas ébranlés, par la fausse religion que nous imposent par violence et tromperie nos évêques et le Pape à leur tête, depuis soixante ans.

(frère Bruno de Jésus-Marie.

III. UNE THÉOLOGIE EXISTENTIELLE

Comment l'abbé de Nantes renouvelle toute la théologie reçue de saint Thomas.

LE numéro de novembre d'*IL EST RESSUSCITÉ* nous invitait à une visite guidée de la "*CATHÉDRALE DE LUMIÈRE*" qu'est la doctrine totale de notre Père, l'abbé Georges de Nantes. Première étape de la visite et première découverte sous la guide de frère Guy de la Miséricorde qui nous fit admirer les fondations ou soubassements portant cet immense vaisseau, à savoir la *Métaphysique totale* définie comme un existentialisme relationnel. En conclusion, il soulignait combien cette philosophie des relations était dans son mouvement même un appel à entrer en relation avec Dieu par le moyen d'une théologie elle aussi renouvelée aux mêmes intuitions existentielles et relationnelles.

Deuxième étape de la visite : les profondes fondations supportent de puissantes colonnes s'élevant dans les airs, c'est toute la doctrine positive de notre Père qui toujours eut ce souci d'approfondissement de la doctrine et de perfectionnement de la pensée en tout domaine. La *Théologie totale*, objet de la présente étude, en est le couronnement. Nous allons voir comment la foi vive du théologien de la Contre-Réforme catholique, en contact avec le Dieu dont il veut communiquer la flamme, renouvelle la théologie et va à l'encontre de nombreuses idées reçues et admises dans la pensée occidentale, idées funestes qui ne sont, comme nous l'avons constaté en philosophie, que les avatars aristotéliens passés dans la théologie. Privilégiant le retour à la pureté de la Révélation des origines, biblique et traditionnelle, ni moderniste ni intégriste, la Théologie totale conserve toute la tradition de l'Église, tout le « catéchisme de nos grands-mères », comme l'appelaient par dérision les réformateurs conciliaires, nous l'admirant, mais avec cette liberté que donne la vraie foi, pour le renouveler, l'actualiser, le perfectionner même, pour être demain, quand Dieu voudra, l'instrument de la reconstruction de notre Église « *à moitié en ruine...* »

Qu'est-ce que la Théologie totale ?

C'est la réponse à la grande et pour ainsi dire unique question que la théologie pose au point de départ : mais qui est donc ce Dieu que personne n'a jamais vu, quel est le fond intime de sa personnalité, le secret de son Être profond ? Question à laquelle les théologiens au cours des âges n'ont cessé de vouloir répondre et qui suppose comme préalable d'entrer dans la Vie de Celui dont nous voulons connaître la Vie intime s'il était possible... et c'est possible !

L'abbé de Nantes écrivait dans sa *PAGE MYSTIQUE* n° 46, de juin 1972 : « *Je me tiens au bastingage de la doctrine commune, pour ne pas être emporté par le vent de l'Esprit, mais la meilleure théologie n'est qu'un aérodrome, petit carré blanc couché sur les prairies d'où s'envolent, où reviennent les grands visionnaires...* » Parce que l'auteur de ces lignes est un véritable mystique, et sera un jour déclaré docteur mystique de la foi catholique, il a su faire de la théologie cet « aérodrome » sûr et parfaitement adapté à notre époque, d'où s'envoleront demain d'ardents missionnaires enthousiastes d'une telle doctrine et désireux de la répandre par toute la terre.

Avant d'étudier, chapitre après chapitre, la Théologie totale, mettons-nous à l'école de notre Père et maître, qui avait pour principe de toujours associer la connaissance de la pensée d'un auteur avec l'étude de sa vie, mêlant ainsi, cela lui sera reproché, l'histoire à la théologie. Voyons donc comment et à quelle source Georges de Nantes puisa les rudiments de sa théologie, puis ses grandes intuitions qui produisirent ce corps de doctrine contenu dans les trente et maintenant quarante volumes de la CRC.

I. NOTRE PÈRE, FILS DE L'ÉGLISE

Georges de Nantes est fils de l'Église dès son berceau, grâce qu'il a toujours considérée comme la plus grande de sa vie, car c'est de celle-ci que toutes les autres ont découlé. D'une excellente famille chrétienne, c'est donc à ses parents qu'il doit sa première théologie, comme il l'écrira à propos de Chônas, le

château des grandes vacances : « *Non pas maison de correction, mais d'éducation, où tout était selon le cœur de ma mère et derrière lui, près de lui, le cœur de mon père, qui me disaient le Cœur de Dieu.* » C'est tout le miel de ses *MÉMOIRES ET RÉCITS* où il se « *remémore et tâche de faire voir, ou revoir avec une profonde émotion, le paradis de ses ferveurs enfan-*

tines ». Mais quel rapport avec la théologie difficile du mystère de Dieu ineffable, me direz-vous ? Ce ne sont pas des traités de théologie pour enfant, c'est une prière continuelle qu'il n'oubliera pas à l'âge mûr : *« J'adore et j'aime ce mystère trinitaire qui affleure en nos existences. »* Parole d'or qui donne tout leur prix à nos relations humaines, car c'est par elles que nous entrevoyons d'autres relations plus profondes, divines, toutes aussi concrètes et existentielles pour celui qui croit. Mieux que les manuels, notre plus proche prochain se révèle ici notre meilleur aide pour avancer vers le Ciel. Telle est la leçon qu'il n'a jamais oubliée : *« Dieu, mon Dieu, vous m'êtes un Père du Ciel que j'aime et dont je suis fier comme de mon papa, mon papa si doux, si beau, qui sait toujours tout, mon père que vous m'avez donné. Et maman, si sage, si sage, quand elle allume les bougies du mois de Marie et nous agenouille devant la statue de la Sainte Vierge pour le chapelet du soir, nous confie à une autre Mère si belle, si pure, si merveilleusement attirante que mon cœur déborde d'un rayonnant bonheur. »* (PAGE MYSTIQUE n° 46)

UNE ENFANCE PRÉDESTINÉE.

Un jour, il avait peut-être cinq ans, il fait son premier grand voyage dans la voiture de sa grand-mère, de Toulon à Marseille. Celle-ci commence la récitation du chapelet, une première pour l'enfant ! *« Et nous voilà tous les cinq à réciter le chapelet en auto, comme dans une église ! Ma stupéfaction était grande. Je ne savais pas que c'était une habitude de grand-mère et de nos tantes, et c'est la nôtre maintenant. Quand je commence le chapelet avec les frères dans nos moindres déplacements, je me souviens de cette première fois et de l'exemple de grand-mère, il y a cinquante ans. C'est cela, peut-être, ce que les théologiens appellent la tradition vivante... »* Au sein d'une génération qui a méprisé la « religion de nos Pères », lui se souvient, admire et continue ces saintes habitudes... et nous aujourd'hui !

Il y a bien sûr le curé de Chônas, dont il n'a pas tellement retenu les sermons... mais il fut saisi au spectacle d'un curé de campagne ordinaire, heureux à son devoir, et qu'il n'aura de cesse d'imiter lorsqu'il sera nommé curé de campagne à son tour à Villemaur, vingt-cinq ans plus tard ! Et d'y découvrir une nouvelle vérité théologique, grâce à cette foi qui lui faisait aller bien au-delà de la seule apparence de ce modeste curé. *« C'était l'homme de Jésus dans le village, le Verbe incarné parmi les pauvres paysans de Chônas. »* Ainsi Georges de Nantes comprenait déjà, intuitivement, tout le mystère de l'Incarnation à partir de son expérience de petit garçon admirant secrètement son curé, tout comme les Apôtres admiraient Jésus parcourant les chemins de la Galilée avant même d'en apprendre la profondeur du mystère.

Et puis, il faudrait évoquer l'oncle Jacques, le simple d'esprit, mais mystique, et qui lui offrit son amitié, se faisant ainsi son premier maître sans s'en rendre compte ! *« D'une prière à l'autre, il m'expliquait, comme choses bien connues de lui, tellement évidentes et claires, et toutes proches, Dieu, le Ciel, les saints, la passion de Jésus, la Sainte Vierge, les merveilles de la grâce. Je n'ai jamais plus nulle part entendu personne me parler des choses divines et prier avec moi comme lui. Il voyait, il savait. De son ravissement mystique découlait ce flot de paroles éloquentes, et de son amour pour les saints du Paradis son affection pour moi, délicate, discrète et absolument généreuse. J'étais ravi. »*

Enfin, nous ne pouvons pas ne pas évoquer les Pères maristes de Toulon, ainsi que les chers Frères des Écoles chrétiennes du Puy, qui furent chacun à leur manière des maîtres et des Pères très aimés : *« De l'affection des Pères nous allions à l'amour de Dieu qui est notre Père du Ciel. »*

Voilà les sources merveilleuses de la théologie de l'abbé de Nantes que sont, selon sa propre expression, cette « enfance mystique, ces trésors de mon Église. Les années y ajouteront leur lot de nouveautés sans jamais rien en retrancher. »

LE SÉMINARISTE ENTHOUSIASTE.

C'est avec cette foi ardente qu'il entre au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, se confiant *« à l'Église comme un enfant à sa mère, pour tout recevoir d'elle et de nul autre qu'elle »*. C'est ainsi que l'Église elle-même préparait mystérieusement dans ses chastes entrailles, celui qui en deviendrait le plus intrépide défenseur. La grâce du séminaire fut sans nul doute la rencontre d'un maître, irremplaçable guide de sa formation cléricale, comme en témoigne cette confidence faite dans un de ses derniers sermons, le 17 août 2002 : *« Je suis entré au séminaire de Saint-Sulpice, bien formé par mes parents. J'ai trouvé mon maître, mon meilleur maître après mon père, l'abbé Vimal, le sulpicien que j'appelle mon incomparable ami. C'était un homme incomparable, dans sa simplicité, dans sa joie perpétuelle, dans sa pugnacité et dans tout cet immense domaine de la vie religieuse, de la vie de l'Église. J'ai toujours reçu de lui la réponse juste, profonde et qui m'a fait ce que je suis, si peu que je sois, avec une joie qui me délivrait de toutes les difficultés de notre temps et me faisait pénétrer cette âme, plus ou autant romaine que chrétienne. »*

Leçon à tirer pour une bonne théologie : *« L'important était que je ne m'imagine pas un beau jour capable de discerner le vrai et le bien par moi-même. Comment en aurais-je eu seulement l'idée, quand je ne cessais de recevoir d'un autre, de lui, tout ce qui faisait mon trésor ? »* Ainsi formé et guidé par ce

“conseil secret”, «j’avais, grâce à tant d’exercices pratiques, acquis une certaine maîtrise du système de pensée pour lequel j’avais la vocation de servir l’Église. C’était une méthode rigoureuse, ne supportant pas le moindre à-peu-près, appliquée à la donnée positive la plus haute, la plus vivante, la seule adorable, immense, vertigineuse : la geste divine en œuvre dans l’histoire des hommes, la révélation du Mystère de Dieu dans toutes ses fidélités et ses miséricordes.»

C’est ainsi qu’il profita à plein de ses années d’étude, notamment des cours de théologie de Monsieur Guilbeau, qui lui transmettait fidèlement l’enseignement classique de saint Thomas sur les mystères de la Sainte Trinité et de l’Incarnation, qu’il reçut docilement, mais non sans poser une question à son professeur, comme il est d’usage dans les séminaires de Saint-Sulpice, question cruciale qui allait le mettre en grande difficulté : Comment se fait-il que la définition des Personnes de la Sainte Trinité, n’ait pas de rapport avec la définition de la personne humaine selon la philosophie classique, «une substance individuelle de nature rationnelle» ? En effet, Dieu le Père n’est jamais considéré comme un individu, si parfait soit-il ! Il est le Père de son Fils, qui lui rend tout hommage et reconnaissance. Et le Saint-Esprit jaillit des deux Personnes divines, ne sortant d’eux que pour y revenir toujours et toujours.

Monsieur Guilbeau chercha à répondre à son élève, jusque sur son lit de mort ! «*Quelques jours plus tard, il vit ce qu’il cherchait.*» Et quelques années plus tard, ce fut l’élève devenu professeur qui enseigna cette vérité dont les saints vivaient sans en connaître toute la portée, à savoir que la grande richesse de la vie, des êtres, ce sont les relations aux autres êtres. Et la relation la plus importante, donnant à chaque être son caractère le plus précieux, nous l’avons vu précédemment dans la Métaphysique totale, est la relation d’origine, constituante : c’est Dieu qui nous pose dans l’existence à chaque instant. La vérité de Dieu n’est donc pas à chercher dans une théorie en soi, ni au plus profond de nous-mêmes, mais dans la dépendance permanente de tous les êtres à “Je Suis”, Dieu.

II. LES FONDEMENTS DE LA THÉOLOGIE TOTALE

«*Votre apologétique, Monsieur l’abbé, repose sur cette fine pointe de diamant qu’est l’intuition métaphysique de l’être*», écrivait l’abbé Vimal à l’abbé de Nantes au terme du cours d’*Apologétique totale* qu’il donna à la Mutualité de Paris en 1984-1985. Cette fine pointe de diamant est le fondement de toute sa doctrine totale.

Pour entrer dans la théologie, il faut recevoir ce choc de l’existence. Ce choc, notre Père découvrit

un jour que saint Augustin l’avait éprouvé bien avant lui, et avait bâti sa théologie sur cette intuition existentielle.

LA MÉTHODE BIBLIQUE

ET EXISTENTIELLE DE SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin ne prend pas appui sur un raisonnement, mais sur une intuition, un choc, qui l’emporte tout entier jusqu’à Dieu. C’est l’intuition de l’être, intuition métaphysique par laquelle l’esprit se rend compte que s’il est évident que Dieu existe, en revanche, que Lui qui est Tout me fasse exister, moi qui ne suis rien, de manière limitée et fragmentaire, et cela pour toujours et pour aboutir un jour à ses côtés, voilà le stupéfiant ! Non pas absurde comme dira Sartre, mais stupéfiant.

Telle est la porte d’entrée en théologie existentielle, qui va permettre de donner une explication sur le sens de l’Être des êtres, et des êtres que nous sommes. Cette expérience mystérieuse n’est pas encore de l’ordre de la grâce, ou bien il faudrait parler d’une sorte de grâce naturelle, qui engage tout l’être et non pas seulement l’intelligence, et par laquelle l’âme pour ainsi dire s’abaisse pour passer en Dieu.

Il n’en reste pas moins vrai que cette intuition de l’être demeure obscure à nos esprits limités, et qu’il faudrait être au Ciel, ou bien être un ange, pour que cette intuition devienne stable. Cela attire l’esprit, mais quant à le saisir... Voilà pourquoi saint Augustin explique qu’il y a une double Révélation dans la Bible. D’abord, Dieu a dit : «*Je Suis celui qui Suis*», c’est la révélation du Buisson ardent. C’est la théologie métaphysique, fondatrice, mais ardue, qui vient appuyer l’intuition philosophique de l’être. Mais ensuite, Dieu dit : «*Mes petits-enfants, vous n’êtes pas capables de comprendre ça, alors je vais me faire homme et je vais vous parler un langage tout autre ; et je vous dis : Je suis le Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob.*» C’est de la théologie biblique, re-la-tio-nelle ! Il y a donc deux étages dans la connaissance de Dieu, la connaissance réservée aux philosophes, c’est le Dieu transcendant. Et la connaissance mystique ouverte à tous les hommes, c’est le Dieu révélé.

ET SAINT THOMAS ?

Saint Thomas va bâtir toute une théologie naturelle, aidé quand même par les échafaudages de la Révélation, mais il bâtit son édifice principalement avec les pierres de la raison pour montrer ce qu’on peut dire de Dieu avec sa seule raison, qu’il pousse à la plus haute spéculation. Il va définir que Dieu est simple, c’est-à-dire qu’il n’est pas corporel, il est parfait, rien ne lui manque, il est infini, immuable, éternel, hors de l’espace et du temps, donc sans

aucune représentation possible... Au bout du compte, cela fait de Dieu une sorte de substance en soi, comme une boule d'airain sans défaut, sans passion, sans activité autre que d'être depuis toujours et pour toujours... Dieu nous paraît ainsi autonome, autosuffisant, très loin de nous, fermé dans sa transcendance, sans aucun contact avec nous. « *Votre Dieu est comme un vieillard plein de perfections, enfermé à double et triple tour dans sa tour d'ivoire !* » s'exclame notre Père. Voilà à quoi aboutit l'effort intellectuel sublime de saint Thomas : Dieu a toutes les perfections, mais il est si loin, si loin, qu'il ne faut pas imaginer qu'il puisse avoir un rapport avec nous, il n'a pas besoin de nous, il est heureux de lui-même, en lui-même et pour lui-même ! Sa béatitude ? C'est de s'aimer lui-même. Ce serait déchoir pour un être parfait de sortir de sa perfection.

Toute notre civilisation moderne demeure marquée par ce vice d'origine, qui produit l'individualisme, puisque Dieu est tout seul dans sa perfection, et l'intellectualisme des idées des perfections de Dieu, pour aboutir finalement au culte de l'homme qui gravit tout seul les marches de la perfection, qu'elle soit chrétienne ou païenne.

Ce mal n'est pas pour autant et uniquement à imputer au Docteur angélique qui lui-même se trouvera parfois écartelé entre sa foi mystique et sa philosophie prisonnière des catégories d'Aristote. En vérité, saint Thomas d'Aquin est plus grand que sa *SOMME THÉOLOGIQUE* et c'est bien à tort que ses successeurs s'imagineront trouver là une doctrine parfaite et définitive. Lui-même au soir de sa vie ne qualifiera-t-il pas son œuvre de « *paille* » ? Il faudra attendre le vingtième siècle pour qu'un disciple génial porte cette théologie à son accomplissement.

III. LE REMÈDE : LA THÉOLOGIE TOTALE

Suivons maintenant la voie tracée par notre Père, retrouvant le Dieu de ses Pères, c'est-à-dire des saints, jusqu'à Jésus-Christ, puis remontant jusqu'à la divine épopée initiée avec Abraham, Isaac et Jacob. C'est le retour à la Bible, qui est aussi un retour à l'histoire. Ainsi libère-t-il la théologie de la « *prison aristotélicienne* », c'est-à-dire de l'intellectualisme et de l'individualisme. C'est une nouvelle théologie qui s'ouvre à cette lumière, une théologie vivante qui a pour origine l'irruption de Dieu dans l'histoire, et dont le mouvement doit entraîner l'auditeur à prendre parti hardiment.

UNE THÉOLOGIE BÂTIE SUR L'EXPÉRIENCE

HUMAINE LA PLUS UNIVERSELLE.

Pour bâtir sa théologie, et la rendre accessible à un large public, notre Père va y introduire l'expérience humaine la plus universelle, qui non seulement va

donner une saveur particulière aux mystères chrétiens que nous croyons connaître, mais qui, ô merveille ! va nous révéler... la vie intime du Bon Dieu, son Cœur même ! C'est déjà ce qu'il enseignait dans une retraite prêchée aux Sœurs de Groslay en 1956 : « *Comment Dieu va-t-il se révéler, dans son essence la plus profonde, Père, Fils et Esprit ? Grâce à nos expériences les plus humaines, je dirais presque les plus charnelles. La Révélation divine prend appui sur ce qu'il y a de plus profond dans notre destin terrestre.* »

Chacun trouve dans sa vie des petites paraboles de l'amour divin, dans ses relations de paternité, de filiation, d'amitié et d'amour conjugal ! En voici la trame générale : de la même manière qu'un père de famille désire bâtir une maison pour y installer sa femme et ses enfants, ainsi notre Dieu crée l'univers pour y installer... sa Femme ? Eh oui ! Et tous ses enfants, nous autres.

Tandis que si nous revenons au Dieu des philosophes, à cet Être solitaire enfermé dans son bonheur, ne connaissant que lui, comment expliquer qu'un jour il décide de nous créer ? Il a beau être tout-puissant, infiniment parfait, tout savoir, tout faire, mais pour sortir de lui-même et nous créer ? Non ! D'où la contradiction permanente entre cette philosophie infirme d'Aristote et les vérités de foi auxquelles saint Thomas adhère de toute son âme, mais qui prises dans ce carcan ne peuvent produire toute leur fécondité. Alors que par la Métaphysique totale nous découvrons que le bonheur de Dieu est semblable au nôtre et consiste dans la perfection de ses relations. Toutes nos expériences humaines vont alors servir de tremplin à une contemplation qui nous saisisse. Extraordinaire richesse et fécondité de cette théologie dite "totale" parce qu'elle met la connaissance des mystères divins en relation avec les mystères de l'homme et l'histoire de l'homme en relation avec Dieu. La méthode de la philosophie existentielle, riche et féconde pour appréhender les êtres dans leurs particularités concrètes, dans toute leur histoire, va s'appliquer avec le même profit en théologie qui fait connaître un Dieu en relation perpétuelle avec l'histoire des hommes.

Il s'agit là d'une vérité première que notre Père a expérimentée à maintes reprises, comme en témoigne la *PAGE MYSTIQUE* n° 38, « *SI LE CIEL EST AINSI...* », dans laquelle il s'exclame : « *Ô glorieuse et très aimable Trinité de Dieu, Vous nous ressemblez tellement !* » Et de raconter un souvenir de Chônas, où il voit son père se promener sur la terrasse, bientôt rejoint par l'un de ses fils. « *L'un parle avec une admirable sérénité, l'autre écoute et ne répond que pour questionner encore ou redire et prolonger la pensée de son père. Sans pupitre et sans chaire ni bonnet carré ni férule, c'est le colloque d'un maître*

et d'un disciple, c'est une entente de deux esprits faits l'un pour l'autre et comme enfanté l'un de l'autre avec la chair et le sang. Père est un bien beau mot, majestueux. Fils ne le cède en rien, il ruisselle de pareil honneur... Tous deux savourent les mêmes vérités à mesure que celui-ci les tire de la masse de ses souvenirs et réflexions, et que celui-là s'en empare et les recueille pour ne plus jamais les oublier.»

C'est ainsi que nos plus nobles sentiments nous parlent des sentiments mêmes de Dieu, et non seulement nous parlent, mais proviennent de Dieu lui-même, tant il est vrai que la création est une redondance du Mystère de la Sainte Trinité.

Mais allons plus loin. N'est-ce pas toute la création qui "crie" cette paternité comme l'exprime saint Bonaventure : *«Omnis creatura clamat generationem æternam»* ? Dans l'ordre animal, dans l'ordre végétal, tous les êtres sont tirés les uns des autres, trouvent leur origine dans un autre être, ainsi se continuent les espèces. La procréation, quel immense mystère ! Ce grand fait biologique est le plus grand fait humain. Un couple de personnes libres, intelligentes, procréent une autre personne de même nature intelligente et libre : c'est bien le premier chapitre de notre physique des relations et, par là, de notre *Morale totale*. Alors, quelle peut être la vocation première de l'homme ? Sinon imiter Dieu, Dieu qui est Père et Fils, lui aussi, et dont l'homme est si visiblement l'image.

DIEU EST PÈRE.

Notre Père ouvre donc sa Bible à la première page et lit : *«L'Esprit de Dieu planait sur les eaux.»* Il note : *«Je constate que Dieu n'est pas tellement transcendant, puisqu'il plane sur les eaux ! J'ai plutôt l'impression, comme dit saint Augustin, de la condescendance de Dieu.»* Toute la suite de la Bible, depuis la création jusqu'à l'avènement du Messie confirme cette première conclusion : Dieu est proche de l'homme avec qui il cherche à nouer une Alliance. Au fil de l'Histoire sainte, Dieu va se révéler de plus en plus comme le Père de tous les hommes. Il a les mêmes caractéristiques qu'un père humain, non pas corporelles, mais psychologiques, car il donne la vie à des êtres, et leur donnant la vie, il les aime d'un amour inconfusable. Il ne leur demande qu'une chose, lui être reconnaissants.

La paternité et la filiation sont à l'origine de la création. Ce devrait être évident pour un bon chrétien qui sait que Dieu est Père et Fils dans l'unité d'un même Esprit, et pourtant à cette adhésion spontanée et simple nos manuels de théologie ont préféré le maniement de concepts philosophiques ou, pour redire le mot inventé par notre Père, *aristotélificotés*, c'est-à-dire embrouillés par la philosophie d'Aristote. C'est ce qui explique, tout au long de ce cours que l'abbé

de Nantes donna à la Mutualité de Paris en 1986-1987, la mise en parallèle chapitre après chapitre, des grands enseignements de la théologie classique avec ceux de la Bible. De cette confrontation va sortir une théologie existentielle, c'est-à-dire plus apte à sonder et pénétrer les splendeurs du mystère de Dieu.

Ainsi nous comprenons par la Révélation que Dieu est suprêmement Père, avec si l'on peut dire une âme de père, engendrant de toute éternité, avant toute création, un Fils. La Paternité est le fond intime de sa personnalité. Par conséquent, il y a au moins un Père et un Fils en Dieu. C'est bien ce que nous retrouvons à toutes les pages de la Bible : Dieu est notre Père. *«En résulte une connaissance intime de Dieu dont la Paternité, donc les engendremens, est l'attribut, le secret de son Être, non pas solitaire, mais relationnel !»*

C'est comme un jaillissement perpétuel. Dieu sort de lui-même si l'on peut dire, d'un mouvement formidable, extatique, qui le fait se projeter tout d'un coup dans un autre que lui. Dieu a donc des extases ! Mais oui, puisque c'est le propre de l'amour de se jeter dans celui qu'on aime : le Père vers le Fils, lui donnant tout, y trouvant son rassasiement, et le Fils se retournant vers son Père, tout plein de reconnaissance envers Celui qui lui donne la vie. De ce double mouvement jaillit le Saint-Esprit, personnifiant l'amour mutuel du Père et du Fils qui aussitôt revient à eux comme nous le verrons.

DIEU EST CRÉATEUR, PARCE QU'IL EST PÈRE.

«Et quand Dieu décide de créer un beau jour, c'est comme une redondance de ce mouvement intime de la Trinité, qui explose pour ainsi dire, à l'extérieur de lui-même, et c'est la création qui nous entoure.» C'est la raison pour laquelle nous professons d'abord notre foi en Dieu Père et ensuite en Dieu Créateur : *«Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre.»* Nous allons ainsi commencer à comprendre les raisons profondes qui ont poussé Dieu à user de sa Toute-Puissance pour créer le Ciel, la terre et tous les univers. Dieu trouve sa joie en donnant la Vie, à son Fils d'abord, à la création ensuite, et pour aller au bout, à la sur-crétion : c'est la vie de la grâce qui coule par les sacrements de l'Église, pour procurer la vie à nos âmes.

L'amour de Dieu, dit *L'IMITATION*, fait bondir, courir et voler celui qui s'y livre. À combien plus forte raison pour le Bon Dieu qui bondit, court et vole à la recherche de la brebis perdue ! Voyez comme d'un coup nous retrouvons la vérité des paraboles de l'Évangile. Tandis que si nous définissons Dieu comme l'Unique, le Transcendant, le Tout-Puissant, l'indépendance absolue... nous ne voyons aucun rapport avec l'exemple de Jésus dans l'Évangile !

Alors il faut choisir entre les conclusions logiques de la raison humaine qui peu à peu ont imposé à la pensée occidentale l'image d'un Dieu froid et lointain, le Dieu des philosophes et des savants, et la vérité révélée par la Bible et la vie des saints d'un Dieu Père, Fils et Saint-Esprit.

INCARNATION.

La grande question qui va suivre n'est pas moins saisissante : mais enfin pourquoi Dieu s'est-il fait homme ?

Réponse classique donnée par saint Thomas : Pour nous sauver. Sauver de quoi ? Du péché. Mais s'il n'y avait pas eu de péché ? Saint Thomas ne voit pas pourquoi Dieu se serait incarné s'il n'y avait pas eu de péché. Et de fait, la raison objecte.

Réponse de notre Père : Pourquoi Dieu s'est fait homme ? Mais pour nous parler, pour entrer en communication avec nous ! Avant même de parler du péché, notre Dieu aime à s'entretenir avec sa créature, comme nous le voyons déjà dans le Paradis terrestre quand Il rencontre Adam et Ève à la brise du jour.

Et de trouver cent paraboles pour expliquer le mystère de l'Incarnation, depuis papa qui fait dada pour amuser son enfant, jusqu'au Père de Foucauld en plein Sahara se faisant Targui parmi les Touareg tout en demeurant officier français ! Ou encore celle-ci particulièrement évocatrice, et qui semble avoir été trouvée au moment même où cette conférence était prononcée : *« Je vous parle. Je suis heureux de vous parler, je suis heureux que la salle soit pleine. Vous êtes des esprits attentifs, et ce que je pense, je vous le dis. Et s'il n'y avait personne ? J'essaierais de susciter un auditoire. Et si j'étais tout-puissant, je me créerais un auditoire chaque soir pour avoir le bonheur de lui parler ! »*

C'est exprimer en termes existentiels la célèbre parole de saint Cyrille d'Alexandrie au concile d'Éphèse en 431 : *Mia phusis tou Théou Logou sesarkoménè*, « une seule personne de Dieu Verbe fait chair », pour entrer en contact avec notre chair, et nous parler un langage divin, en termes humains. L'abbé de Nantes se montre ainsi l'héritier fidèle, et en même temps très moderne, du meilleur de la tradition catholique qui a malheureusement été mise sous le boisseau par le concile de Chalcédoine, en 451, dont la définition dogmatique a prévalu dans notre Credo : Jésus-Christ est « *vrai Dieu et vrai homme* ». Ce qui n'est évidemment pas faux, mais une fois encore présente l'inconvénient de rétrécir le mystère à une formule rationnelle, mettant sur le même plan l'humanité et la divinité du Christ. Tandis que la vision de saint Cyrille est mystique, portant aussitôt à la contemplation, au choc du mystère, choc évangélique, par exemple, de saint

Pierre se jetant aux pieds de son maître quand il fait sa profession de foi : *« Vraiment, vous êtes le Fils de Dieu ! »* C'est la divinité qui emporte tout, avec cette condescendance incroyable d'un Dieu si grand et si puissant qui se fait homme si petit et si faible, au point de ne se faire reconnaître que difficilement par un tout petit nombre. Voyant l'homme Jésus de leurs yeux, les Apôtres en pénètrent le mystère par un sens surnaturel, mystique, qui s'appelle la foi, confessant en lui Dieu fait Homme.

Après la métaphysique relationnelle, voici la théologie relationnelle, qui se joue des obstacles de la scolastique. *Dieu et homme tout à la fois, c'est contradictoire !* disent les philosophes. En réalité mauvais philosophes, car, pour un bon philosophe chrétien, les certitudes apparentes de la raison éclatent devant la réalité des mystères chrétiens. Ainsi une nouvelle philosophie et théologie se dessinent, qui cherchent moins le "comment" que le "pourquoi", l'intention qui préside au miracle de l'Incarnation, donnant accès à la profondeur du mystère, au cœur de l'existence de Notre-Seigneur. En effet, la volonté de la deuxième Personne de la Trinité demeure inchangée avant, pendant et après son Incarnation. Elle n'a qu'un désir, être toujours conforme à la mission que son Père lui a donnée, modifiant ses manières d'être, mais non le fond de son être. Jésus est le Fils de son Père, hier, aujourd'hui et à jamais !

EUCHARISTIE.

Le mystère de l'Eucharistie s'éclaire à ce coup d'un choc semblable.

1. L'objection des philosophes.

Les philosophes opposent au mystère de l'Eucharistie la même objection rationaliste : *un corps humain et les apparences du pain tout à la fois, c'est contradictoire !* Parce que, pour eux, à chaque "nature" correspondent les "accidents" de cette nature : un chien a les apparences d'un chien, pas d'un chat, impossible ! Donc un homme ne peut avoir les apparences du pain, impossible !

2. Réponse de saint Thomas d'Aquin.

Saint Thomas, qui veut sauver la foi contre les rationalistes répond à la critique, mais tout en restant prisonnier des définitions aristotéliennes. Pour lui, dans la Transsubstantiation, la substance pain devient la substance Corps du Christ, mais les apparences ou "accidents" du pain, la couleur, la saveur... demeurent avant et après la Consécration. Les accidents restent maintenus en l'air, si on peut dire, par la puissance de Dieu, pendant que, par-dessous, les substances changent : la substance du pain disparaît et la substance du Corps du Christ arrive dessous ces accidents. Saint Thomas doit, selon la philosophie d'Aristote,

nier que ces accidents soient les accidents du Corps du Christ. Donc, ils sont réduits à n'être qu'une sorte de revêtement.

3. Objection de notre Père.

L'ennui, objecte notre Père, c'est que du coup, le prêtre qui tient entre ses mains l'Hostie consacrée touche du pain, le fidèle qui regarde l'Hostie dans l'ostensoir voit du pain. Seule la foi certifie au croyant que par-delà les apparences du pain, il y a la réalité du Corps du Christ, substantiellement !

Trois siècles plus tard, un moine sera conduit à une doctrine hérétique : l'impanation. Le pain, substance et accident, demeure, et le Christ vient se cacher dedans. Ce prêtre, en réalité bien piètre théologien, s'appelait Martin Luther !

Le concile de Trente lui a répondu par cette affirmation solennelle : *« Celui qui déclare qu'après la consécration il y a encore du pain, qu'il soit anathème. »* C'est clair ! Mais en affirmant le caractère dogmatique de la Transsubstantiation, le Concile n'a pas voulu pour autant imposer l'explication de saint Thomas qui pourtant va devenir la doctrine classique de l'Église. Cela aura pour conséquence fâcheuse de réduire le mystère à une formule scolastique partielle et minimisante.

4. Solution par la Théologie totale.

Le mystère de l'Incarnation est celui d'un Dieu fait chair, c'est Notre-Seigneur ! Il n'a pas dit : *« Qui me voit croit que Dieu est caché en dessous »*, mais *« Qui me voit, voit le Père. »* L'Eucharistie est l'Incarnation continuée, répandue et communiquée dans et par l'Église, pour tous les fidèles sur la terre jusqu'à la consommation des siècles, pour nous donner cette chair en nourriture et son Sang en breuvage, afin de s'unir à nous de la manière la plus intime qui soit. Pour ce faire, Jésus-Christ se donne, dans l'unité de sa Personne, les apparences du pain et du vin : qui voit l'hostie, voit Jésus-Christ. Cette Personne divine de Jésus-Christ prend les apparences du pain et les fait siennes, au point que ce ne sont plus les apparences du pain, mais les siennes propres, et les apparences du vin qu'il s'approprie pour nous donner à boire son propre Sang !

Jésus a tout pouvoir d'être à la fois lui-même, dans son Corps, son Sang, son Âme, sa Divinité, et puis de se manifester aussi comme notre pain et notre vin, tellement que ça se voit ! Ce pain et ce vin dont Il veut faire notre nourriture et notre breuvage de vie éternelle, c'est Jésus lui-même qui est présent, dans sa vivante personne !

Cette théologie nous montre ainsi comment l'Eucharistie prolonge merveilleusement non seulement tout le mouvement de l'Incarnation, mais aussi celui

de la Rédemption : c'est Jésus présent dans ce Sacrifice qui répand son Sang dans le calice. *« Il refait les gestes de la Croix, c'est le Sacrifice de la Croix que Jésus réalise. »*

C'est la réponse à la seconde infirmité de la théologie de l'Eucharistie de saint Thomas. Pour lui la messe n'est qu'une « représentation de la Passion », c'est donc une représentation théâtrale de la Croix, s'exclame notre Père, qui aime rappeler que dans les premiers temps de l'Église, la messe était appelée aussi l'Action, manifestant la vérité du mystère de l'Eucharistie. La messe n'est pas une représentation, elle est une action, l'Action par excellence, du Christ qui recommence chaque fois son Sacrifice, ou plutôt revient se mettre dans son état de Prêtre et Victime pour implorer la clémence de son Père, pour nous, chaque matin : *« Jésus prie comme Il priait sur la Croix pour nous qui sommes présents à la messe. C'est son action propre sans cesse renouvelée, répétée, refaite. Comme il est là avec son regard, avec ses oreilles, il nous entend, il nous voit, il fait attention à notre présence et répond à nos prières. Il distribue ses grâces à ceux qui sont là. »* C'est confondant !

Dernière explication apportée, ou plutôt retrouvée par notre Père, c'est le but ultime de ce grand Sacrement. Depuis quelques siècles, l'Église, pour contrer les protestants, a davantage insisté sur le miracle de la Consécration. Mais à l'origine, dans les premiers temps de l'Église il n'en était pas ainsi, la Consécration était faite pour la communion. Union mystérieuse chantée par les saints, dans une compénétration de Dieu et de l'homme sans équivalent dans toutes nos expériences humaines les plus fortes, mais répondant ainsi surnaturellement aux plus profonds désirs de notre nature humaine. Notre Père l'a chanté magnifiquement dans une *LETTRE À MES AMIS* de juillet 1963 qu'il conclut par ces lignes :

« Ce pain, ce vin sont le langage que te parle cet Enfant Jésus pour répondre au vœu inavoué de ta nature qu'il connaît bien et que déjà formulait sa maman, la plus aimante des créatures : je voudrais te manger. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 147, 16 juillet 1963)

Oui ! à la communion, *« nous le recevons tout vivant et tout glorieux dans son Être complet, dans sa Personne divine. Il vient avec tout son amour, tout son Sacrifice actualisé, actuel, avec toute sa sagesse, toutes ses volontés, Il est là vivant dans l'intime de notre être charnel et spirituel. »*

La liturgie du "Cœur eucharistique" de Jésus et Marie, chère à notre bienheureux Père, fait savourer ce mystère.

Mais reprenons le fil des conférences de Théologie totale, dont l'élan suit tout le mouvement général du dessein divin, réalisé de conserve par les

Trois Personnes de la Trinité, depuis la “conception” du plan jusqu’à son exécution, en passant par sa réalisation.

DIEU DE MARIE.

Notre Père annonça la conférence suivante, *le Dieu de Marie*, comme « *la plus passionnante de sa vie !* » Nous avons vu comment Notre-Seigneur se montre le *parfait Fils de son Père*, on ne sait pas s’il faut mettre de majuscule, tellement nos relations humaines nous parlent de cette union du Père et du Fils dans la Trinité ; *consubstantiels* est le mot dogmatique exact, vrai, mais difficile à comprendre pour qui n’est pas philosophe. *Parfait Fils de son Père*, cela parle davantage.

Jésus est de la même manière le parfait Fils de la Vierge Marie, mais aussi, conjointement, son Époux. Les meilleurs théologiens et les saints avaient déjà chanté cette union merveilleuse de Jésus et Marie, nouvel Adam réuni à la nouvelle Ève sous la bénédiction de Dieu le Père. Mais notre Père est sans doute le premier à mettre en rapport ce mystère divin avec l’amour humain, dont nous avons tous plus ou moins l’expérience. Mettons-nous à son école, écartons le péché, et voyons quel fut le plan de Dieu au commencement. Que voulait Dieu en créant l’homme et la femme ? Dieu a mis entre eux, du seul fait de cette distinction, qui est en même temps une complémentarité anatomique, physiologique, psychologique, un désir d’union. Mais cette union ne se fait pas dans l’égalité, il faut bien distinguer le désir de l’homme qui veut et qui fait l’union, et le désir de la femme qui est attente et consentement.

D’où cet avertissement :

« Sachons bien que le seul fait de parler ainsi de l’homme et de la femme, et de leur recherche mutuelle, et de l’acte d’amour qui les unit, est un tel mystère humain, que nous sommes tout de suite en alerte. C’est vraiment un mystère, une énigme en attente de révélation. »

Quelle donc révélation ?

Le Verbe de Dieu s’est fait chair, en prenant une chair mâle, ce n’est pas un hasard. Il est homme, né d’une femme, l’Immaculée conçue par son Père, c’est la Vierge Marie au sein duquel il s’incarne... avec bonheur, dont le bonheur des époux de la terre n’est qu’un pâle et lointain reflet ! Car dans le sein de la Vierge Marie, Jésus a commencé une union singulière et incomparable : il est non seulement son Fils selon la chair, mais son Créateur, son Maître, son Seigneur... caché dans son sein ! Union mystérieuse que prophétisa le prophète Jérémie : « *Une femme entourera un homme en elle.* » (31, 22) Ils sont ainsi « *deux en une seule chair* », ce qui est bien la définition du mariage selon la Bible. Mais mariage

éminemment supérieur au mariage humain : mariage mystique auquel toutes nos âmes sont appelées, pour connaître l’union à l’Époux des vierges.

Alors nous commençons à comprendre que toute la création bisexuée, particulièrement de l’homme et de la femme, et jusqu’à la grande loi de l’attraction des corps matériels qui est de l’ordre naturel, donc accessible à notre expérience, est voulue par Dieu pour nous révéler l’union parfaite de Jésus et Marie. Si le Verbe s’est incarné, c’était pour connaître avec cette créature d’élection, l’Immaculée Conception en laquelle se résume toute la création, cette sorte d’union qui résulte de l’attraction des sexes, qui pousse l’homme vers la femme. Le Christ, étant Fils de Dieu fait homme, était mû par cette attraction d’amour, à épouser cette Vierge très pure pour connaître avec Elle une union parfaite, aussi forte que son union avec son Père.

Consubstantiel au Père, le Fils devint *consustantiel* à Marie chantera saint Bède le Vénérable !

Dans le rayonnement de cette Union, le dessein de Dieu est d’associer toutes nos amours humaines au foyer d’amour mystique de ces deux Cœurs, dont l’un est actif, puissant, viril, c’est le chef, l’homme, chargé de dire le Créateur, c’est Notre-Seigneur et, analogiquement, tous ceux qui lui ressemblent. Et l’autre est passif, accueil, consentement, abandon, c’est la docile servante, la femme, chargée de tenir le rôle de l’humble créature, c’est la Vierge Marie et toutes celles qui lui ressemblent !

Voilà établie en Dieu la subordination de la femme à l’homme, parabole en action de la subordination fondamentale de l’homme à son Créateur, d’où découle une théologie morale de la dépendance plutôt que de la liberté, et de service plutôt que d’épanouissement personnel, de complémentarité plutôt que d’égalité.

Une véritable théologie de la sexualité est ainsi fondée qui replace nos amours mutuelles dans l’immense amour de Jésus pour Marie, et de Marie pour Jésus. Plutôt que la théologie du corps de Jean-Paul II, dévastatrice et impie, la théologie des cœurs qui s’aiment et qui ne veulent s’aimer qu’en Dieu.

Une autre conséquence considérable de cette étude est de faire apparaître l’extraordinaire ambiguïté de la sexualité humaine : elle est à la fois, nous l’avons vu, la meilleure chose dans l’ordre naturel, figurant l’union que Dieu veut contracter avec nous, et en même temps elle peut devenir l’instrument du Démon qui utilise cette passion de l’amour pour perdre les hommes par leurs plus bas instincts...

DIEU SAUVEUR.

Ainsi, dès la Genèse, Dieu annonce qu’un jour il viendra prendre place dans le cœur et le ventre de sa créature. Dieu l’a voulu ainsi. Hélas ! c’est Satan

qui va s'emparer de la place. Là encore s'opère un renouvellement de la doctrine traditionnelle du péché originel, capable de rendre compte de toute la dépravation actuelle qui est la suite logique de cet horrible péché que notre Père n'hésitait pas à qualifier de première possession diabolique. L'image de la pomme cache une horrible réalité : Ève a connu l'embrassement avec Satan. C'est le plus grand péché que jamais femme ait commis : c'est une idolâtrie, un adultère, un acte d'homosexualité et de bestialité. Depuis, toute chair est souillée, et Satan s'est logé au centre de la vie sexuelle. Ce qui était le signe du dessein de Dieu devient le signe de la malédiction. Au lieu de Dieu, Jésus, Marie, nous avons Satan qui trône et qui gouverne l'homme par la femme et la femme par l'homme.

Nous méritions la fin de l'histoire humaine, mais Dieu allait aussitôt repartir à la reconquête de l'humanité perdue : ce sont les « *divines péripéties* » de notre Histoire sainte. Dieu avait mis en mouvement toute l'histoire de la création pour Elle. Il était comme fiancé à l'Immaculée. Après le péché originel, Elle a été notre paratonnerre et nous a mérité la grâce de la miséricorde.

C'est pourquoi Dieu ne renoncera pas à son projet initial de venir épouser sa créature, mais il faudra qu'il paye le prix pour reconquérir son épouse infidèle en la rachetant : c'est le mystère de la Rédemption qui s'accomplira sur la Croix.

Ce que la théologie classique explique ainsi : l'offense à Dieu étant infinie, il fallait une réparation infinie que seul un Dieu pouvait accomplir, en tant que Prêtre et Victime parfaite.

Certes ! Mais allons plus avant, regardons la Croix de Jésus-Christ et comprenons la raison profonde de notre Rédemption, ce que le Bon Dieu a inventé pour toucher son Ève infidèle, pour lui retourner le cœur. Il a envoyé son Fils, Dieu fait homme, qui est parti à sa recherche et a donné sa vie en rançon pour la sauver : c'est la mort d'amour de Jésus et Marie sur le lit de la Croix. En face d'une telle douleur, manifestant un tel amour, une miséricorde infinie, notre Père du Ciel, comme le père de l'enfant prodigue, espère qu'elle comprendra que le péché est infini, mais que cela est pardonné, qu'elle se repentira et reviendra à lui dans un élan d'amour.

Mais comment gagner son cœur, et le garder fidèle pour toujours ? Il y faut un don de Dieu supplémentaire : le Don de Dieu, le Dieu donné. C'est le Saint-Esprit.

LE DIEU DONNÉ – LE DON DE DIEU.

Le Saint-Esprit va donc nous être envoyé pour nous ramener vers notre Sauveur et, par Lui, à notre très chéri Père Céleste que nous avons offensé.

D'emblée, soulignons que c'est bien là le rôle de tous les saints, tellement pleins de la charité du Saint-Esprit que le simple récit de leur vie nous est une douce inclination à revenir au Christ. Excellamment, c'est bien sûr la Vierge Marie, « *comblée de grâce* », dont le bassin d'accumulation de la grâce à nous destinée est en plénitude son Cœur Immaculé, « *parce que, selon une parole de Notre-Seigneur lui-même à sœur Lucie, ce Cœur est l'aimant qui attire les âmes à moi, le foyer qui irradie sur la terre les rayons de ma lumière et de mon amour, la source intarissable qui fait jaillir sur la terre l'eau vive de ma miséricorde* ».

C'est ici que notre Père se montre théologien universel, jugeant des explications de ce mystère à la lumière des grandes traditions de l'Église, sans craindre d'affronter les débats les plus vifs de l'actualité, en particulier ceux suscités par l'invasion dans l'Église du Renouveau charismatique.

À l'explication classique, rapportant tout à "l'état de grâce", certes exacte, mais qui a l'inconvénient de laisser le chrétien au jugement de sa propre conscience : « *Je suis en état de grâce, tout va bien, je peux communier ! Je ne suis plus en état de grâce, il n'y a plus rien !* » il faut préférer la vision des Pères grecs, plus biblique et mystique, qui voient dans les sacrements une sainte rencontre de l'âme avec les Trois Divines Personnes attelées au service de sa sanctification. Le bon chrétien vit ainsi en intime amitié avec l'Esprit-Saint qui vient en lui pour le perfectionner et sans cesse le guider vers le bien et, peu à peu, par son contact, le transformer de telle manière qu'il se trouve divinisé. Si bien que « *notre vie chrétienne, est une grâce jaillissante du Cœur du Christ, qui sans cesse vient dans nos âmes et qui est à lui seul une Personne fascinante, plus que le Démon, et capable, en face de toutes les fascinations du Démon, de multiplier ses touchers spirituels, afin que notre âme soit éprise d'un amour sans cesse renaissant* ».

Notre Père reçut cette doctrine au séminaire de son professeur de théologie, Monsieur Calon, dont toute une part de l'enseignement se montrait pernicieux mais qui sur ce point précis, ouvrit son esprit à la théologie des Pères grecs. Enseignement qu'il corrigera et enrichira en précisant que le Saint-Esprit ne nous est envoyé de manière la plus habituelle et la plus plénière qu'au sein de son Église catholique, ce que ne disait pas Monsieur Calon. Vérité que chante merveilleusement la première *PAGE MYSTIQUE* : « *Enfin, je compris ce qu'était notre sanctification par le labeur de l'Église. C'était une application amoureuse de votre Sagesse à notre frêle existence, c'était un épanchement du Sang Précieux de Jésus dans nos artères, c'était le Souffle Saint de votre Vie venant à tout moment emplir nos poitrines, c'était le battement*

de votre Cœur venant se briser contre le nôtre. Ah, je vous aimais ! Et je criais dans mon ivresse : Dieu m'est un Ami !... » (PAGE MYSTIQUE n° 1, février 1968)

Voilà pour l'œuvre du Saint-Esprit. Mais quelle est la personnalité de cette Troisième Personne, si mystérieuse, que nous avons toujours bien du mal à comprendre ?

La mission du Saint-Esprit, c'est d'être dans le monde (*ad extra*), ce qu'il EST en Dieu (*ad intra*), un Amour du Père et du Fils, selon la parole de saint Paul que tout séminariste devait savoir par cœur : « *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* » (Rm 5, 5) Le rôle qu'il joue dans nos cœurs correspond au rôle éternel qu'il joue dans la Sainte Trinité, il jaillit du Père et du Fils, et y retourne aussitôt. Le Père et le Fils jouissent tellement de leur union qu'ils éprouvent le besoin de se dire leur parfaite conformité l'un à l'autre, leur unité, leur exultation, dans un rayonnement, une explosion qui s'appelle l'Amour. « *Comme un homme et une femme qui s'aiment beaucoup en arrivent à dire "notre amour", c'est comme une projection de leurs deux cœurs n'en faisant plus qu'un.* » Un jour, ce rayonnement se fait plus fort, lorsque le Père et le Fils le jettent un peu plus loin pour ainsi dire, et alors cet Amour se projette à l'extérieur même de Dieu (*ad extra*), c'est la Création.

Mais jaillissant ainsi du sein de Dieu, que va faire ensuite le Saint-Esprit ? Eh bien ! revenir à Dieu de toute sa Puissance, non sans rapporter au Père et au Fils le fruit de sa conquête, toute la création qui aura bien voulu consentir à se laisser prendre le cœur : les cœurs ainsi touchés, ce sont les fidèles de l'Église catholique, et tous ceux qui sont mystérieusement attirés par Elle. C'est pourquoi le véritable Saint-Esprit ne travaille que pour l'Église, dans l'Église et par l'Église. L'Église qui est toute pleine du Saint-Esprit, précisément comme la Sainte Vierge au jour de l'Annonciation.

C'est cette Conception Immaculée que le Père désire donner à son Fils Bien-Aimé comme Mère-Épouse, et c'est pourquoi le Père conçoit la Vierge Marie « *ab initio* », avant même la création de notre univers, conjointement avec l'humanité de son Fils. C'est l'inhabitation de la Sainte Trinité qui fait de ses rapports intimes avec le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit, des rapports qualifiés par ces Personnes divines : Fille du Père, Mère-Épouse du Fils, Colombe du Saint-Esprit.

L'ÉGLISE, MÈRE-ÉPOUSE DU VERBE INCARNÉ PAR L'OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT

Les théologiens disent que le Saint-Esprit est « *l'âme créée* » de l'Église. Encore faut-il préciser que cette « *âme* » ne peut agir que dans un « *corps* »

vivant, concret, juridique, c'est la hiérarchie apostolique et toutes les autorités qui s'y rattachent.

La grande erreur de Vatican II est d'avoir opposé l'une à l'autre, voulant, selon l'expression du Père Congar, « *libérer l'Évangile du carcan de l'Église constantinienne* », « *du cancer de la dévotion à la Vierge Marie* ». C'est oublier que l'Église n'est pas seulement une âme, encore moins un mouvement, mais un corps tout entier, Corps mystique du Christ, Épouse du Verbe Incarné, Temple du Saint-Esprit, Peuple de Dieu même, c'est encore juste à condition de ne pas en faire un peuple démocratique, mais hiérarchique et céleste.

L'Église, c'est l'œuvre de la Sainte Trinité tout entière, Elle est le produit d'une double activité, complémentaire et subordonnée, du Fils et de l'Esprit-Saint. Il y a là un véritable enrichissement apporté à la théologie de l'Église :

– Du Fils qui agit du dehors, ce que les modernistes n'acceptent pas, mais qui est fondamental. Historiquement, l'Église est l'œuvre de Jésus-Christ choisissant douze Apôtres, ses successeurs, s'adresse aux foules, fait des miracles, etc., comme un chef d'une grande organisation, d'une croisade, prévoyant tout, en vue de la victoire à obtenir. Donc, il faut dire que l'Église a une organisation humaine, politique, dont le Christ en s'incarnant a été l'initiateur et qu'un certain nombre d'hommes continuent après Lui, selon son bon plaisir. Jésus s'applique à cette organisation, s'occupe de son Église « *quotidiennement* ».

– Le Saint-Esprit, quant à lui, agit à l'intime pour embraser le cœur de l'Épouse qui est l'Église, pour son Époux Jésus-Christ. Sans ce don de l'Esprit, elle resterait froide, séparée de son Époux. C'est là que l'Esprit-Saint vient en nous, comme c'est la grâce de la femme d'accueillir en elle la vie qui lui est donnée par son époux, et cette vie va la rendre féconde. Cela s'appelle la foi, nécessaire au Pape comme au dernier des fidèles, pour consentir à la prédication du Christ et produire une multitude d'œuvres de charité. Cela suppose d'avoir une âme de disciple, ou d'épouse, vivant tout entier pour celui qu'il aime.

À cette vérité théologique, toute une série de vertus méprisées par l'homme moderne reprennent vie et saveur : la passivité, la soumission, la dépendance, la docilité, le service, d'une femme envers un homme, d'un fils envers son père, d'un disciple envers un maître, etc., et cela avec la ferveur qui est la marque de la présence du Saint-Esprit dans une âme.

Alors la première Église, mieux qu'Adam et Ève au Paradis, c'est Jésus, Marie et Joseph dans le Paradis retrouvé de Nazareth. À l'origine, la hiérarchie ecclésiastique, le premier pape si l'on veut, c'est bien sûr saint Joseph, mais il n'en est pas moins enseigné mystérieusement par l'Enfant-Jésus qui est aussi Fils

de Dieu ! Et le Christ enseigne aussi Marie qui est la totalité de l'Église à elle seule. L'Église trouve ainsi son modèle à Nazareth. Il faut entrer à Nazareth pour pénétrer dans cette vie intime, voulue par Dieu le Père pour sauver tous les hommes. Nazareth, c'est aussi le modèle des églises domestiques que sont les monastères fervents et les familles bien chrétiennes, les deux ayant pour idéal de se ressembler !

LA VRAIE VIE, LA COMMUNAUTÉ DES SAINTS :

FILLE, ÉPOUSE, ET CORPS DE DIEU.

Nous en arrivons à l'aboutissement de toute l'orthodromie millénaire, le Ciel. Mais qu'est-ce que le Ciel et pourquoi désirer tout sacrifier pour le gagner ? Pour les païens, la vie après la mort, c'est la satisfaction de toutes les passions, récompensant les justes. En réaction, les philosophes ont objecté que le Ciel devait satisfaire la raison : ce sera la contemplation éternelle de la Vérité.

« Dieu nul ne l'a jamais vu », dit saint Jean. Personne ne sait ce qu'est la vie du Ciel. C'est comme un grand mur, infranchissable, et Dieu a voulu qu'il en soit ainsi pour que l'homme sente le besoin d'un Rédempteur, d'un Sauveur. Mais lorsque arrive Jésus-Christ, Dieu fait homme, une fenêtre s'ouvre, la seule, et il suffit d'écouter et de regarder la vie de Notre-Seigneur pour savoir ce que sera notre Ciel. Ce sera une vie dans la chair, puisque Notre-Seigneur est ressuscité dans la chair, dans un certain lieu physique donc, puisque nous y serons avec nos corps. Et même nous mangerons au Ciel, puisque Notre-Seigneur a mangé avec ses Apôtres après sa résurrection. Plutôt que de plier notre conception du Ciel à l'idée que nous en laissent les philosophes grecs, en particulier Aristote, notre Père choisit résolument de conformer nos idées du Ciel à la réalité de l'Évangile : Notre-Seigneur est ressuscité pour nous donner le modèle de ce que sera notre vie future.

Et, fidèle à sa méthode, il en voit des signes dans la création. Dieu a créé les vers à soie pour nous faire comprendre la vie du Ciel : quand le ver à soie rentre dans son cocon, apparemment il est perdu, comme un homme dans son tombeau. Et puis, quelque temps plus tard, il sort du cocon et devient papillon. C'est toujours le même ver à soie d'origine, mais transformé, embelli, capable de voler, de réjouir ceux qui s'en approchent... c'est la vie des saints du Ciel !

Plus de passions, plus de péchés, voilà ce qui disparaît, mais des relations sauvegardées. Ainsi le Ciel n'est pas tellement conçu pour les philosophes, mais bien plutôt pour tous ceux qui ont aimé leurs prochains, et désiré les retrouver un jour. Le Ciel, pour moi, ce sera les autres, aimait à dire notre Père

que l'émotion étreignait à l'évocation de cette parole admirable de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « *Le Ciel, c'est aimer, être aimé et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour !* »

Au bout de notre course terrestre, la béatitude du Ciel. Mais quel sera le sujet de la béatitude ? Pour saint Thomas, à la suite d'Aristote, c'est l'homme qui cherche le bonheur, ce qui n'est pas faux, tandis que dans notre théologie biblique et existentielle, le sujet de la béatitude, c'est l'Église-Épouse, dans les bras de son Céleste Époux, le Christ. Et pour bien nous faire comprendre ce mystère, le Bon Dieu a créé l'amour de l'homme et de la femme, pour que chaque homme sur la terre puisse avoir une petite expérience de cet amour de Dieu pour sa créature. Notre Père développe ce sujet merveilleusement :

« *Dans l'attrait mutuel de l'homme et de la femme, surtout s'ils sont saints, les époux découvrent qu'il y a davantage que leur volonté personnelle, il y a une œuvre de Dieu qui s'accomplit et, à ce moment-là, ils dévisagent dans l'être qu'ils aiment soit le Christ, car le mari est pour sa femme l'image du Christ ; soit l'Esprit-Saint dans l'amour de la femme. Dans le souffle amoureux de sa femme, le mari voit qu'il y a quelque chose de plus que la Création et qu'il y a une mission du Créateur, qu'il y a l'Esprit d'Amour qui la rend très ardente dans la fidélité à son mari. Alors, ça, c'est déjà vaincre les frontières de la mort, et ils ont l'impression de déjà découvrir quelque chose de ce qu'est Dieu lui-même dans sa Sainte Trinité.* »

Finalement, le Ciel, ce n'est plus tellement mon amour personnel pour Dieu, en récompense des mérites que j'ai accumulés ici-bas, le Ciel, c'est l'amour que nous avons les uns pour les autres. Relations humaines exhaussées par la grâce, qui nous parlent des divines relations qui ne désirent rien tant que de nous associer et entraîner dans le grand mouvement qui emporte le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à chanter ensemble et les uns pour les autres, le cantique toujours nouveau de l'amour, et dont l'objet, ou plutôt le sujet, est un secret de Notre-Seigneur, révélé pour nos temps qui sont les derniers. Ce Secret, c'est frère Bruno de Jésus-Marie qui nous le dévoilera en conclusion de ce camp, patience !

Mais dès à présent nous pouvons conclure que la théologie de l'abbé de Nantes, docteur mystique de la foi catholique, mérite bien en toute vérité le titre de Théologie totale. Totale parce qu'elle embrasse toutes les vérités de la foi révélée, tout l'immense champ de la création, toute la geste divine se déployant dans l'Histoire jusqu'aux ultimes combats de l'Immaculée pour le salut du monde. Totale, enfin, parce que féconde et capable d'approfondissements comme vous le prouvera l'article sur le bienheureux Jean Duns Scot.

(père Benoît de Jésus Nazaréen.)

GEORGES DE NANTES, GRAND ÉCRIVAIN

ENTRETIEN AVEC CÉCILE PERRIN, PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LETTRES

Propos recueillis par *La Religion en vrai*, au cours du camp de la Phalange 2019.

« Comment êtes-vous grand écrivain ? Lamartine l'est aussi : il enjambe le réel, la tête haute. Zola est puissant, mais il s'accroupit sur le réel, où son œil de myope ne voit qu'ordure. Vous savez à la fois dire le réel, avec autant de précision qu'un écrivain de la lignée des Flaubert ou des Goncourt, mais ce réel, entre vos mains devient transparent. Derrière le monde sensible, on aperçoit l'autre, celui dont le monde sensible est peut-être une dégradation. J'insiste sur cette transparence de votre style qui pénètre de spiritualité les plus humbles choses, et comme toute spiritualité est sympathie, votre récit établit entre votre lecteur et vous le lien d'une sympathie insoupçonnée. Cette famille noble qu'est la vôtre devient la famille du plus humble ; on se sent proche de ceux que vous évoquez ; pour tout dire d'un mot : on les aime. Et par là, ces pages méritent le nom de "Pages mystiques". »

Pierre Flottes, doyen de la Faculté des Lettres de l'université de Bordeaux.

Que pensez-vous, Madame, de cette appréciation, très louangeuse, du doyen Flottes ?

J'y adhère d'autant plus qu'il touche du doigt un des fondements de la métaphysique de l'abbé de Nantes : c'est la relation créatrice qui explique la vérité des êtres, de nos êtres, et qui « pénètre de spiritualité les plus humbles choses » car tout est création de Dieu : Misou, une fleur, où l'abbé de Nantes voit et fait voir la main de Dieu qui la pose dans l'Être ! C'est cela qui nous touche et donne sa beauté, sa valeur aux êtres et aux choses les plus humbles. Aussi ce n'est pas le style qui est premier ! Mais la vision des êtres et des choses. Nous y reviendrons. Et c'est la première condition du grand écrivain : voir les choses dans leur vérité première, ici créée par Dieu : c'est une vision mystique. Le lien établi par Pierre Flottes avec la mystique est donc fondamental.

Vous évoquez la métaphysique relationnelle de l'abbé de Nantes. Pour vous, c'est un fondement de l'œuvre de l'abbé de Nantes ?

Absolument. Et dans l'Encyclopédie que forme son œuvre, son École de pensée, cette relation créatrice, débouchant, donc, sur une vue mystique, touche tous les domaines, des sciences à la philosophie en passant par l'astrophysique ! car rien du monde créé n'échappe au Créateur ! Et il faut tout Lui rapporter, à une époque, précisément, qui le refuse en revendiquant son autonomie, sa maîtrise sur tous les équilibres naturels ! Cela vous explique l'étendue du travail de l'abbé de Nantes !

L'œuvre écrite de l'abbé de Nantes est très importante ; mentionnons la trentaine de tomes de la *Contre-Réforme catholique au XX^e siècle*, dont il a rédigé l'essentiel des numéros mois après mois, de 1967 à 1999, la collection de ses *Lettres à mes Amis*, de 1956 à 1967, beaucoup d'articles publiés dans plusieurs journaux, particulièrement ceux qu'il a fait paraître entre 1949 et 1952 dans *Aspects de la France*, l'hebdomadaire de l'Action française, sous le pseudonyme d'Amicus...



Et il y a aussi les deux tomes de ses *Mémoires et Récits*, son recueil des *PAGES MYSTIQUES*, "Mamine" un recueil d'une très grande tendresse sur sa propre mère, madame de Nantes... *Un Curé et la Sainte Vierge* qui est le recueil des articles sur la vie du Père Emmanuel, du Mesnil-Saint-Loup, qu'il avait écrits dans le bulletin de l'Œuvre de Notre-Dame de la Sainte-Espérance lorsqu'il était curé de Villemaur. Et puis l'*Autodafé* : sa dernière grande œuvre polémique et mystique écrite alors qu'il était en exil, en Suisse.

Donc une œuvre très abondante ! Comment l'embrasser pour répondre à la question que posait le doyen Pierre Flottes : « Comment êtes-vous grand écrivain ? »

De fait, il faudrait tout un colloque pour explorer toutes les richesses dans tant de domaines, pour analyser ses écrits sur le plan littéraire. Il a fallu choisir. Allons au cœur : nous affirmons que l'abbé de Nantes est un grand écrivain, qualité qui lui est reconnue par ceux qui l'ont lu – ce qui est une forme de reconnaissance publique importante !

Maintenant, comment ? Pierre Flottes donne une réponse que je compléterai. Il y a plusieurs facteurs. Premièrement, sa pensée : il pense juste et haut, il pense droit et profond. Le grand écrivain est celui qui vous fait "découvrir", qui vous "dé-voile" une vérité ; en science, en histoire, en théologie, en philo, etc.,

en vous la donnant à savourer dans toutes ses dimensions, de sorte qu'elle vous touche. Et plus il en pressentira la richesse, puis en dé-couvrira la profondeur, l'élévation, plus alors il saura l'exposer, plus son style épousera l'ordre et le mouvement qu'il a dans la pensée. Cet ordre suppose un esprit d'analyse et de synthèse car il faut juger, trancher ! puis convaincre !

Vous n'étudiez pas le style indépendamment des idées, vous ne séparez pas le fond de la forme comme on dit ?

Non ! car le style, c'est l'homme ! C'est Maurras qui insiste sur la conformité du style et de la pensée car le style traduit l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Boileau l'énonçait en deux alexandrins bien frappés, qu'on apprenait autrefois :

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement

Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

L'abbé de Nantes a le sens du réel, le goût de la précision, si nécessaire dans l'analyse. Eh bien ! le style de l'abbé de Nantes est direct, simple, comme s'il entamait une conversation avec son lecteur, parce qu'il veut convaincre, prêcher, convertir les âmes ! Il emploie des termes précis qui désignent la chose, sans flou ni vague. De plus, il s'adapte à la circonstance avec une science, une aisance qui nous aident à entrer dans sa démonstration !

Et là, j'ai un souvenir personnel que nous avait rapporté notre mère, d'une paroissienne de Villemaur qui lui avait dit à la sortie de la messe : *« Faut-il que Monsieur le Curé soit savant, pour nous expliquer si simplement des choses si complexes ! »*

C'est cela qui confère le mouvement, la dynamique au style de l'abbé de Nantes : celui-ci s'accentue à proportion du souffle qui le porte, de l'invective à l'effusion mystique en passant par l'humour, parfois féroce, quand il s'agit de la défense de la vérité de son Seigneur attaquée dans l'Église et le monde, dans tous les domaines ! Son style est concret, imagé, ce qui met... une image sur des idées ! Ainsi, pendant toute l'année de cours de métaphysique, en 1981, on a eu l'exemple de Misou, le chat de la maison, au grand scandale des dominicaines de Pontcalec qui étaient horriées qu'on puisse accoler saint Thomas et puis le chat. C'était inconcevable ! Un autre exemple : qu'est-ce que le Concile ? Une bonne tisane dans laquelle on a versé une goutte d'arsenic ; ou encore, un collier brisé en plein milieu dont les perles tombent par terre. Cela vous évoque le Concile qui a rompu le mouvement qui allait du Ciel vers la terre pour retourner au ciel. Les perles tombent par terre ; l'homme ne retourne pas au Ciel.

L'abbé de Nantes a toujours dit n'avoir aucune difficulté à écrire : sa plume est au bout de ses idées. Le seul genre qu'il ne sentait pas : la poésie. Mais je pense à certaines pages des *MÉMOIRES ET RÉCITS*, en particulier quand il raconte comment, aux *Chantiers*

de jeunesse sans aucun sacrement il n'avait plus que la nature pour lui parler de Dieu. Dieu lui parlait dans la nature ! Et là ce sont des évocations, en prose, qui sont très poétiques. Ajoutez une connaissance de la langue française dont il fait jouer toutes les cordes.

Vous dégagiez le rôle primordial, chez l'abbé de Nantes, de cette "relation créatrice" qui est à la base du regard qu'il porte sur toutes choses. Le doyen Flottes soulignait la précision et la clarté « transparente » du style de l'abbé de Nantes, mais vous allez plus loin en soulignant la justesse et l'élévation de sa pensée, tout appliquée à "découvrir" une vérité, pour en convaincre, en toucher ensuite son lecteur. Est-ce bien cela ?

Oui, mais avant que nous allions plus loin, je voudrais prendre un exemple qui illustrera les qualités de clarté de l'abbé de Nantes : la précision, l'ordre et le souci pédagogique. Justement, à propos du mystique, que nous évoquions tout à l'heure. Aujourd'hui, ce mot évoque quelqu'un d'une autre planète, très respectable au demeurant mais pas pour nous, les laïcs... L'abbé de Nantes pose lui-même la question : « Qu'est-ce qu'un mystique ? » c'est clair et direct ! La réponse en quatre paragraphes nous fait comprendre intellectuellement mais nous fait aussi entrer cordialement dans ce mystère savoureux.

Le premier paragraphe énonce la définition en une phrase ample – pas de phrase SMS ! – aux termes précis, comportant toutes les conditions (foi et grâce) pour placer cet homme dans le Ciel. *« Qu'est-ce qu'un mystique ? Un mystique, donc, est un homme qui, avec le secours de la grâce divine, a poussé la foi jusqu'à son plus haut point d'incandescence, de telle sorte que le monde auquel il appartient d'abord et plus fortement que tout est le monde surnaturel. »* Bien. Un homme à part.

Le deuxième paragraphe surprend et nous rejoint : ce ciel, c'est la terre d'ici-bas : et voici la découverte savoureuse de la relation ! Le point d'ancrage qui nous accroche ! Là où Pierre Flottes voit le monde sensible comme une dégradation du monde surnaturel, le Père, lui, y voit un appel... qui nous appelle ! *« Le mystique vit dans le monde divin de la foi, qui n'est pas un autre monde que notre bas monde à tous, mais dont la signification, la raison d'être et la beauté sont à ses yeux tout surnaturels. »*

Le troisième paragraphe nous reprend à notre niveau – avec le catéchisme – et nous tire vers le haut ; vers cette relation "dévoilée" vers Quelqu'un ! Ça change tout ! La vie en est transformée : *« Le mystique est un homme qui a lu son petit catéchisme, qui y a cru et en est arrivé dès lors à ne connaître, n'éprouver de sentiments, n'aimer et ne vouloir que selon l'esprit de cette révélation et sous l'impression souveraine de ces réalités invisibles. »*

Quatrième paragraphe, conclusion logique : le désir du Ciel, devenu le terme et la révélation de la vie terrestre ! Et ce, en un mouvement très platonicien dont nous comprenons les différentes étapes et qui est un appel à y entrer. Pas si difficile ! *« Enfin cet homme ne peut pas ne pas désirer le Ciel, d'un désir toujours grandissant. Quand la vie terrestre ne paraît belle que dans le terme qu'elle prépare, quand elle semble tellement pénétrée de la magnificence cachée de Dieu, l'âme ne peut plus se contenter ici-bas et gémit du désir de la douce rencontre, jusqu'au jour où elle brisera ses amarres. »* Voilà, et vous ressentez une joie intérieure à entrer dans ce mystère de l'union à Dieu à travers la vie terrestre. Dans cette explication, intelligence et cœur sont touchés. Marque du grand écrivain !

Pour cet entretien, vous avez choisi un numéro du mensuel *La Contre-Réforme catholique*, pour la variété de ses sujets et de ses styles...

Oui, la matière est tellement vaste... Alors plutôt que de prendre des sujets disparates, mieux vaut ne prendre qu'une seule "CRC" dont les articles eux-mêmes présentent des styles bien différents et qui dégagent tous une vérité.

Numéro 113 de la *Contre-Réforme catholique au XX^e siècle*, janvier 1977 ; seize pages, cinq articles. Il s'ouvre par l'éditorial de l'abbé de Nantes : *« Lettre ouverte au frère Yves Congar »*. Le Père Congar, dominicain, dans son dernier livre *La crise de l'Église et Mgr Lefebvre*, nommait l'abbé de Nantes parmi les « frères séparés » avec lesquels il faudrait instaurer un dialogue. Georges de Nantes saisit donc la balle au bond... ou plutôt, relève le défi...

Oui, car l'enjeu est de taille : Congar dénonce en l'abbé de Nantes un maurassien – premier crime ! – qui veut intenter à Paul VI un procès en hérésie : deuxième crime. C'est insoutenable ! Pour le Père, c'est une occasion en or de confondre sa mauvaise foi et de le provoquer à demander, avec lui, l'abbé de Nantes, à Paul VI, le jugement qu'il réclame depuis 1968, sur les nouveautés du Concile et particulièrement la *Liberté religieuse* – je rappelle que l'abbé de Nantes tenait le Père Congar pour le père des Pères du Concile et qu'il était un ami de Paul VI auprès de qui il avait toutes ses entrées.

C'est de la belle polémique au service de l'Église, ici, de la paix de l'Église ! Cette lettre nous fait assister à une joute étincelante entre deux adversaires déclarés, mais dans une même Église ! Combat d'escrime où tous les coups portent, les répliques se succèdent du tac au tac, lutte menée avec brio, élégance et assurance, humour aussi et toujours loyauté puisque l'adversaire est présent par son livre, dans un style enlevé, rapide, percutant, avec un ton tour à tour léger et grave, toujours d'une souveraine liberté ; bref une prise à partie en direct, serrée et

sans concession, utile à la clarification des positions, où chaque propos est accepté, corrigé ou dénoncé franchement en un vrai cliquetis d'armes ! C'est jubilatoire ! Et du grand art !

D'emblée le tutoiement pour équilibrer les deux adversaires : *« Dans cette Adresse qui ouvre ton livre, tu ne refuses pas la discussion et sur ce qui est l'essentiel, "ce qui (nous) est reproché", qui est "de refuser comme entachés d'erreur un Concile œcuménique et des réformes sérieusement mûries, approuvés par l'autorité suprême, et reçus et appliqués dans l'ensemble de la catholicité." Tel est bien notre refus, et tel est bien ton reproche. Tu ajoutes : "Des sacrements bâtards, ceux que reçoivent chaque jour des millions de catholiques ? Des prêtres bâtards, nous qui les célébrons ?" Là, ce n'est plus notre différend ; tu sais que je me suis séparé, et pour cela même, de Celui qui a prononcé ces paroles excessives et odieuses qui ont indigné toute l'Église. Restons-en donc au seul refus du Concile que tu me reproches et que je ne démens pas. »* Score : 1/0 pour l'abbé de Nantes !

« Tu prononces aussitôt après l'énoncé du grief, ta condamnation sans appel : "Cela ne peut se soutenir." Avant toute argumentation, toute preuve, tu tranches, tu nous retranches ! Permits-moi de te dire, frère, que tu manques en cela à toute prudence, comme à toute justice et charité envers nous. »

« Enfin, je te pardonne cette manière intégriste d'ouvrir le dialogue en le refusant. Tu veux donc marquer dès ta première page ce qui est pour toi l'évidence même, la vérité incontestable, l'implacable réalité : il est insoutenable pour un catholique de refuser comme entachés d'erreur ou d'hérésie les Actes du concile Vatican II. Prouve-le ! » 2/0 !

Nouvel échange de lames sous le titre : *« Frère, tu manques de clarté. »*

« Page 9, tu réitères ton affirmation catégorique : (...). "Cette acceptation – l'acceptation du Concile, de ses déclarations, etc., – est nécessaire pour vivre pleinement, effectivement, concrètement dans la communion de l'Église d'aujourd'hui." Tu le dis. Je le nie. »

« Frère, tu te meus avec aisance dans tes certitudes : "insoutenable", "nécessaire", "certain" ! Ton dialogue tourne au monologue et le monologue à l'anathème ! Puisque tu me lis, tu sais que je récusé la malheureuse disjonction faite par Mgr Lefebvre entre l'Église de toujours et l'Église actuelle ; mais j'assume pleinement l'autre, entre la tisane bien sucrée de Vatican II et les trois milligrammes d'arsenic que tu y as versés, frère ! – Voilà l'image parlante ! – Cependant, plus fidèle que toi à la règle du dialogue, je ne juge pas, je ne condamne pas [...]. Je refuse ce qui me paraît contredire la foi. J'accuse ceux qui ont versé ce poison, toi, frère, et d'autres. Enfin, je

réclame que le Juge Suprême juge souverainement en sa propre cause où je ne suis rien que le plus humble et le plus dénué des plaignants.» 3/0 pour son manque de clarté.

Mais ce n'est encore que broutille ; le coup suivant va lui permettre d'enfoncer l'estocade : *« Frère, tu manques gravement à la vérité. »* En effet, Congar, pour discréditer ses opposants, les a assimilés à un théologien allemand, Döllinger, du dix-neuvième siècle, excommunié pour avoir refusé une définition conciliaire ! Ah ! Voilà un argument-choc contre l'abbé de Nantes ! Pas si vite, mon ami ! Notre escrimeur s'avance, le sourire aux lèvres, pour fouailler et porter l'estocade finale ! C'est du grand art ! *« L'exemple de Döllinger m'a fait sourire. Tu le connais bien, Döllinger. Moi aussi. Döllinger, sur le fond des doctrines et des aberrations œcuméniques, c'est ton maître ! C'était le Congar du dix-neuvième siècle ! [...]*

« Mais voilà ! Aujourd'hui, ce sont les Döllinger, les Lamennais, les Sangnier, les Maritain, qui sont au pinacle conciliaire et nous autres, leurs adversaires, qui sommes contraints de renier notre foi sous peine d'excommunication. Du moins le dis-tu. Mais tu mens... Frère, pardonne-moi ce mot très rude. Démens-le si tu peux, et vite. Ou alors, reconnais et répare cet atroce mensonge. Car cette sorte de mensonge homicide vient du Malin, qui crucifie de nouveau l'Innocent et transperce la Vierge au cœur. »

Vous voyez là que nous sommes bien dans le discours mystique, caractéristique du style de l'abbé de Nantes : il ne pense pas à l'offense qui lui est faite, mais tout de suite à celle contre Jésus et Marie.

« Tu écris en effet : “Döllinger a refusé une définition conciliaire.” Curieusement, tu ne mentionnes pas laquelle : la définition de l'infailibilité pontificale. – Et là, vous allez voir la phrase s'amplifier autour du mot “détail”, chaque proposition, chaque verbe confondant Congar sous un angle différent. – Mais tu omets un détail, qui invalide ton raisonnement par analogie, qui brise ton arrogance, remet en cause ton discours et te confond, toi l'accusateur de tes frères, – maintenant, il reprend le terme, qui n'apparaît plus du tout un détail ! dans une proposition accusatrice, avant de l'énoncer – et ce détail, tu ne peux pas ne pas le savoir : Döllinger a refusé une définition conciliaire revêtue de tous les caractères de l'INFAILLIBILITÉ, de la vérité divine indiscutable, irréformable, nécessaire, en un mot catholique, il a refusé un dogme révélé, devenu par un acte solennel de l'Église un article de foi que nul ne saurait mettre en doute sans hérésie, ni refuser sans renier sa foi et faire schisme.

« Or, et cela encore tu le sais parfaitement, aucune ligne, aucun mot de Vatican II ni de Paul VI n'est revêtu de la même autorité infailible, et donc ne s'impose pareillement à l'assentiment des fidèles, n'ayant point la perfection d'une vérité munie d'une

garantie divine intégrale. L'analogie est menteuse, la dissemblance est certaine. » – Voilà ! L'homme est terrassé, disqualifié ! Admirez l'exécution du menteur ! C'est d'une précision, d'une efficacité impeccable. 4/0 ! Fin de la première manche.

Mais cette passe d'armes où la victoire est évidemment du côté de David contre Goliath, n'a eu lieu que pour rabaisser l'arrogance de ce réformateur et se placer en force pour obtenir ce que l'abbé de Nantes veut : une démarche à Rome pour la paix de l'Église. Et pour cela, Congar est utile, il a toutes ses entrées à Rome : donc il faut que Congar soit K.O. debout, avec une dernière lame : *« Malhonnête toi-même, tu nous traites de malhonnêtes. Relis-toi : “Il est malhonnête d'abuser du fait que le Concile s'est voulu et s'est déclaré pastoral pour l'accuser de n'avoir pas été doctrinal.” On répète ce que le Concile a dit de lui-même et c'est mentir ? On en tire les conséquences logiques, obligatoires, et c'est être malhonnête ? Tu écris pour abuser le vulgaire, mais ainsi tu te déshonores. “Justice a été faite de cette fausse imputation, et au Concile même, dès cette première période.” Quand ? et où ? Donne tes références ! Au contraire, voici l'affirmation de Paul VI en date du 12 janvier 1966, connue de tous : “Étant donné le caractère pastoral du Concile, celui-ci a évité de proclamer de manière extraordinaire des dogmes affectés de la note d'infailibilité.” Cependant, tu maintiens à travers tes cent pages, toujours indémontrée, ta sentence première de condamnation portée contre ceux qui refusent le Concile, et tu la soutiens par ce mensonge effronté concernant sa prétendue infailibilité contraignante. »* C'est violent ! et franc !

Mais Congar a proposé une discussion ! *« Eh bien ! prenons-nous au mot l'un et l'autre. La paix de l'Église, l'œcuménisme interne, est à ce prix. Quand “nous avons (presque) tout en commun – la parenthèse est de toi –, cela dépasse-t-il les limites du possible ? ” Démontrons ensemble que non. Voici, frère, ce que je te propose, qui peut être fait dans le mois et d'où résultera la fin du débat. Es-tu prêt ? »* C'est engageant ! On espère que Goliath, à terre, a encore des oreilles pour entendre !

Deuxième partie : le ton change ; le rythme se ralentit pour poser les fondements de la suite : ce n'est plus de la polémique, mais de l'argumentation, claire, précise, carrée, s'assurant à chaque étape que l'adversaire suit son raisonnement et nous avec : Georges de Nantes veut convaincre ; avec méthode, sens de la composition aussi, il organise le débat.

D'abord fixer le point litigieux : *« Laissons les choses secondaires, ne retenons que les points essentiels et même un seul point, le point focal de nos divergences et oppositions, celui qui est au centre de tout comme il se trouve juste au milieu de tes cent pages, pages 50-51 : LA LIBERTÉ RELIGIEUSE. »*

Ensuite, fixer les positions respectives. Voyez comme la démonstration se suit, grâce à cette clarté d'exposition. *« Inutile d'en débattre entre nous fraternellement : il y a quinze ans, ou pour mieux dire, cent ans que cela dure et que les parties ne parviennent pas à se convaincre. »*

Puis le juge. L'importance de Rome : *« Notre seule issue, pour la paix, pour la sauvegarde de l'unité, est de nous rendre à Rome, auprès du pape Paul VI dont nous reconnaissons l'un et l'autre la légitimité et que nous savons infaillible, en vertu du premier Concile du Vatican, précisément pour trancher de tels débats et décider souverainement sans que nul n'ait plus aucune ressource d'appel ou de contestation. Nous le croyons, toi et moi, à l'inverse de Döllinger ? – Voyez comme il le prend à son propre piège ! – Notre recours est donc là, uniquement là. Pour refaire l'unité, le plus simple, le plus expéditif, est que deux théologiens de l'une et de l'autre partie présentent leurs propositions CONTRADICTOIRES au Pape afin d'obtenir de lui une définition ex cathedra et l'anathème correspondant. La cause sera entendue, l'affaire jugée, la division proscrite [...]. Et erit tranquillitas magna... Et il se fera un grand calme. D'accord ? »* Là aussi, c'est engageant : la voie est tracée ! le résultat recherché, à portée de main ! par Rome !

Encore faut-il convaincre Congar d'aller à Rome ! Là, le Père déploie toute sa force de persuasion, mêlée à une ironie acérée : il l'appâte, en lui faisant miroiter la gloire que lui, Congar, tirera à faire proclamer la liberté religieuse jusque-là condamnée par tous les Papes. Du coup, il nous en montre la portée révolutionnaire : *« Tu ne dois pas te contenter du demi-succès remporté avec peine et sans excès de franchise à Vatican II ; cette Déclaration pastorale qui te contraint encore aujourd'hui à biaiser, à mentir. Achève ton effort et viens à Rome pour le triomphe de tes idées ! Plaide la cause de la Liberté religieuse, contre nous [...]. Tu es sûr de vaincre, n'est-ce pas ? »* Voyez, il tient vraiment Congar à sa merci, l'épée sous la gorge : *« Car le jour où la Liberté religieuse sera solennellement proclamée et non plus honteusement déclarée, à la sauvette, le jour où tes contradicteurs seront anathématisés et excommuniés dans les règles... »* Eh bien ? Que se passera-t-il ? *« Tu n'auras qu'à dire au pape Paul VI : “Très Saint-Père, achevons notre œuvre de réconciliation universelle et de MASDU, proclamez la liberté des cultes telle que l'enseigne déjà notre grand Concile et jetez l'anathème sur toute doctrine contraire, vous rentrerez en communion avec Satan” ! »*

Pour cela, l'abbé de Nantes multiplie les arguments, pour inciter Congar, qu'il fait apparaître en titres rouges ; toutes les chances sont de son côté ! Je lis les titres : *« Allons ensemble à Rome », « Humainement, tu as toutes les chances », « Tu as pour toi*

les masses catholiques », « Tu as le pape Paul VI », « Tu as aussi le monde avec toi », « Mes chances sont minimes, frère. » À chaque fois Congar peut acquiescer ! Oui, c'est vrai. Alors... allons-y ! Force de persuasion de l'écrivain ! Remarquez que l'ironie est sous-jacente parce que en soi, ces titres sont autant d'accusations de flagornerie pour un parfait courtisan, particulièrement le dernier ! Et l'abbé de Nantes ne cesse de harponner Congar pour ainsi dire, avec une liberté supérieure de ton ! et pas coincé ! pour ce grand-père du Concile ! Mais c'est une manière de révéler ce qu'il est : un hérésiarque ! *« “C'est ta meilleure chance”, “c'est ta chance”, “tu joues sur du velours”, “j'ai peur de te faire peur” », etc.* C'est vraiment David invectivant Goliath. Mais, après cette suite d'arguments donnant Congar vainqueur, le renversement est total ! Écoutez : c'est magnifique de foi et d'espérance en l'Église et dans le Pape ! *« Tu as quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de réussir. J'irai à Rome avec toi, ne comptant que sur le dernier centième de nos chances humaines, mais ce centième-là me paraît renfermer la totalité, le cent pour cent de la chance divine. JE SUIS CERTAIN que le Pape refusera de rien définir, ou mourra de mort la veille d'une définition qu'il projetterait dans ton sens. Ou alors il définira le contraire de ses propres opinions humaines, il anathématisera ses déclarations antérieures et il définira ce que ses prédécesseurs ont mainte fois énoncé selon un continu et harmonieux développement de la doctrine soudain rebroussé et brisé par vos innovations impies. »*

C'est le ton du prophète, de l'homme de Dieu par tous ces futurs définitifs ! Et après avoir écarté les dernières objections qu'il prévoit, c'est l'envoi : *« Allons. Il n'y a plus d'autre chemin que celui-là, le chemin qui mène à Rome. Et que l'Épée de la Vérité, le Verbe divin, passe entre nous, tranchante et acérée, pour la paix de l'Église. »* Ce n'est plus le débat Congar - de Nantes, mais Dieu - Satan. Il faut sommer le Pape de trancher. Pour le salut de l'Église et des âmes !

Le Père Congar a-t-il répondu quelque chose ?

Oui ! Et précisément dans la Ligue du même mois, le Père nous apprend que Congar a accusé réception et promet une réponse. Le Père fait prier à cette intention. Las ! l'édito de février titre : *« Le Père Congar se rétracte »*, avec publication des échanges de lettres que le Père conclut ainsi : *« Toute la presse nationale et internationale jusqu'à l'Écho de la mode ! fait connaître au monde le livre de Congar et quand je lui cause, il se rétracte, il refuse la polémique et me cache où il va le 8 février ? Le grand théologien que voilà ! il a peur. »* Et pour la suite de l'histoire, le Père ira le traquer jusqu'à Annecy où, en fait, il donnait une conférence ce 8 février sans vouloir le dire à son adversaire, lequel le forcera à professer

en public que, oui, non, le Concile n'a rien fait d'infailible ! Victoire ! À défaut d'aller à Rome ! victoire parce que si le Concile n'est pas infailible, il est faillible ! Et il a pu faillir ! CQFD !

L'abbé de Nantes donnait, cette année-là, une série de conférences sur les Sacrements, publiées au fur et à mesure dans la *Contre-Réforme catholique*, de novembre 1976 à juillet 1977. Et notre numéro de janvier 1977 est consacré au baptême.

C'est le théologien, cette fois-ci, qui enseigne, explique, corrige, avec toujours le souci de se faire comprendre de son lecteur et de l'entraîner dans le mystère. Composition soignée. Introduction. Trois parties avec titres intercalaires. C'est clair, ordonné (toujours le sens de la composition) ; le style varié, tour à tour didactique, polémique – pas trop ici – pathétique à la fin impliquant son auteur ; « je », et son interlocuteur ; « vous ». Une théologie enrichie par l'histoire, l'histoire de l'Église et l'Écriture sainte dont il possède une science consommée. Prenons le texte.

Comme toujours dans le cadre de ses programmes de conférences, l'abbé de Nantes reprend en introduction les acquis de la conférence précédente pour enchaîner et entraîner vers la nouveauté du jour. Très pédagogique. Et sans jamais se répéter, toujours sous une formulation différente qui fait mieux comprendre, par une autre synthèse. Par exemple ici, pour le baptême, la reprise se fait sur le mot « *rencontre* », définition de tout sacrement, entre Dieu et l'homme, mais dont on nous rebat les oreilles et qui se transforme en fait par un partenariat homme-Dieu ! qui abolit les distances. Eh bien ! le Père reprend le mot de la bouche de Mgr Marty, précisément daté, et le corrige. Écoutez : « *Il ne suffit pas de dire, comme le cardinal Marty le 29 juin dernier : "Je crois en Dieu. Je crois en l'homme. Je crois en la rencontre de Dieu et de l'homme..." Un tel Credo est un peu court ! Il est même singulièrement déformant et conduit, s'il ne les exprime déjà, aux pires hérésies ; il suggère le culte de l'homme jusqu'à le faire l'égal de Dieu. Vous serez comme des dieux, disait avec malice le démon à nos premiers parents... Vous Le rencontrerez d'égal à égal en toute liberté et dignité de vos personnes humaines, pourrait enchaîner le cardinal Marty. Non, ce n'est pas notre foi, et les sacrements sont d'une tout autre essence, plus riche, plus juste et diversifiée.* » Voilà : l'abbé de Nantes enseigne la vérité de cette rencontre, la rétablissant contre l'erreur dénoncée clairement.

« *Entre le néant de la créature, l'indéniable misère de l'homme pécheur et la sainteté du Dieu Vivant, une RENCONTRE ne peut être banale ni platonique ; elle ne peut qu'être signifiante et sacramentelle. Elle est empreinte d'un sens et d'une efficacité qui ne sauraient venir que de Dieu, non de l'homme.*

Le fidèle qui en est l'objet et le bénéficiaire doit seulement espérer, demander et remercier pour cette COMMUNICATION de grâce sans commune mesure avec son mérite ni même son attente. »

Vous voyez, c'est le culte de l'homme que l'abbé de Nantes traque et tous les termes sont là pour rappeler la place respective de Dieu et de l'homme dans cette « *rencontre* ». Il souligne les difficultés d'une telle rencontre : le sensible signifiant l'insensible ; il avance pas à pas, par étape, enfin en arrive au but : « *Cette rencontre sacramentelle se fait dans les formes humaines, accessibles à notre faiblesse, d'actions et de paroles sensibles, et souvent par le moyen de quelque élément matériel choisi.* » Maintenant, il en énonce la condition : « *Pour y voir un toucher divin, une parole vivante et actuelle, intelligible et efficace, de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, crucifié et ressuscité, toujours agissant dans son Église, il faut croire. Mais dans la foi, le contact est certain, l'objet devient signe, la parole exprime le sens et le fidèle se trouve abouché avec Dieu pour recevoir de Lui une participation nouvelle et spécifique à sa propre Vie.* »

Conclusion du Père : « *C'est admirable !* »

Le but est de mettre en lumière par une analyse précise l'erreur du temps, pour ensuite rétablir la vérité du Mystère ; et par là le rendre conforme à l'intention du Christ et donc de l'Église et donc efficace ! Et c'est branché sur le problème qui se pose : À quoi sert le baptême ? Donc ce n'est jamais une explication intemporelle comme on pourrait le penser pour un sacrement aussi ancien, mais une exposition engagée contre les déformations du temps, ici du modernisme conciliaire. Explication, donc, dynamique, historique. Le même Congar fera l'éloge de toute cette série sur les sacrements ! Alors ! Ce doit être vrai, parole de Congar ! Le style est dense, précis, avec la force et l'autorité du théologien, sa compétence et sa science aussi ! Les mots plus techniques ou complexes sont en italiques, les plus importants aussi, tout cela pour faciliter la compréhension du lecteur.

Entrons maintenant dans le corps de l'article.

Première partie : la liturgie baptismale. Avant d'étudier comment l'Église a pratiqué le rite, le rappel de son sens ; précis, catholique : « *Cette vie que le Christ donne au monde, c'est le baptême qui la procure, et le baptême est le premier engagement du croyant sur la voie de la conversion.* » C'est clair, net et précis ! pas un mot de trop.

Donc la liturgie baptismale est fondée sur la Parole du Christ : « *Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* » qui entraîne l'adhésion enthousiaste du Père en réaction à la désaffection du temps, nous sommes en 1977 : « *L'Église, croyant en son Seigneur et obéissant joyeusement à ses préceptes, n'a jamais*

jusqu'à nos jours douté de la force convaincante de son kérygme ni de la puissance transformante de son rite principal, premier, le baptême. Si quelque manque se manifeste, de toute manière, cela ne pourra jamais venir de ce côté-là. Jésus l'a dit, il suffit ! » Suit une rétrospective historique des formes du sacrement, très spectaculaires, au quatrième siècle chez les Pères de l'Église. C'est savant, documenté, instructif et très vivant, allez-y voir ! Le Père puise dans sa connaissance approfondie de l'Écriture et des Pères de l'Église !

Deuxième partie : la catéchèse baptismale. Quel enseignement ? *« De cette grande et universelle lex orandi se dégage une leçon claire et imposante sur la lex credendi de l'Église du Christ. Les rites du baptême en dévoilent le sens. C'est celui d'un changement de vie, d'un arrachement à un monde et attachement à un autre, d'une mort et d'une résurrection, d'un retour à l'Orient, du côté du paradis perdu. »* Le Père annonce un « changement » et vous remarquez l'opposition de deux séries de noms, *arrachement* et *attachement*, *mort* et *résurrection*, ainsi que la progression de la terre au Ciel ! C'est dynamique. Comparez avec d'autres présentations du baptême en paroisse...

Vous avez bien entendu *« arrachement au monde »*... au monde adulé par l'Église conciliaire... Alors le Père s'arrête sur cet arrachement et affirme la vérité catholique avec toute la force du théologien : il dissipe l'illusion, le mensonge puis pose la question, directe, carrée : *« Que vaut le monde ? »*

« Le rituel plénier et perpétuel du baptême doit dissiper en nous une autre illusion encore. Celle de croire que le monde antique aurait été odieux à tous, tandis que le monde moderne nous paraîtrait merveilleux et digne, lui, de l'estime et de la consécration de l'Église ! Que vaut le Monde ? C'est à l'Église d'en juger, et elle en a jugé une fois pour toutes à l'exemple et selon la leçon de son Maître. Elle le juge démoniaque, à exorciser, à baptiser et bénir élément par élément pour en chasser les démons et le consacrer à Dieu. »

« Telle est la vue très concrète, très pratique, imparable, que la Liturgie nous impose du PÉCHÉ ORIGINEL dans son enveloppement historique : c'est le monde cassé, le monde maudit, le monde démoniaque, si fascinant et attirant qu'il puisse nous paraître. – On a en tête tout ce qu'on nous dit sur le monde qu'il faut épouser ! – Et c'est la complicité et connivence qui toujours subsiste en l'homme païen pour ses prestiges. La nécessité du baptême pour être sauvé, si souvent affirmée par Jésus et par ses Apôtres, le miracle de libération qu'il constitue se trouvent ainsi enseignés, illustrés par la liturgie baptismale de manière plus saisissante encore que par nos dogmes. » C'est clair !

Mais cet homme désormais arraché au monde a besoin des secours de l'Église : *« Le baptême signifie contre le pélagianisme ancien et l'humanisme moderne que le salut de l'homme n'est pas en l'homme. »* On suit parfaitement la logique du raisonnement, qui dénonce là encore le culte de l'homme ! Toute sa connaissance de l'Écriture et des Pères de l'Église est sollicitée pour ancrer cette vérité dans la Tradition et éclairer les failles actuelles. Ce qui justifie aussi son enthousiasme vibrant d'une telle vérité savoureuse ! *« Instruits par les saints Apôtres et par les Pères, nous ressentons l'immense joie du baptême qui nous donne Dieu pour Père et l'Église pour mère dans le Christ. Et si l'enfantement commence à la conception pour ne jamais être achevé – elles me comprennent, les vraies mères, ils me comprennent les pères vraiment chrétiens – alors il est sûr que le sacrement de baptême est un enfantement dont les premiers rites commencent dès la conception sainte et chaste de l'union conjugale et dont la liturgie ne finira qu'au jour de notre nouvelle naissance, dies natalis, au Ciel ! »* Voilà ! Nous sommes partis d'un *« arrachement »* et nous terminons sur un enfantement débouchant sur le Ciel ! C'est entraînant et nourri de toutes les explications !

Il en vient à la troisième partie : la pastorale baptismale. Celle qui est en question maintenant. Pour comprendre la pastorale et pourquoi on en est arrivé à la débâcle actuelle, le Père se livre à une rétrospective historique avec les raccourcis synthétiques dont il a le secret, qui dégagent l'idée-force : ici, la conception que l'on a du monde.

« Mais ce qui a changé, c'est l'élément socio-culturel qui fournissait son fondement au signe sacramentel. Le monde a été promu, de contre nature qu'il paraissait jusqu'à la fin du Moyen Âge, à un état de nature entièrement rationnel. – Là, on va voir dans le temps la Renaissance, les seizième et dix-septième siècles. – Il cesse alors d'être considéré comme hostile et dangereux pour le salut ; il paraît neutre, il cesse d'être suspect d'infestation diabolique. Bientôt l'homme naturel, le sauvage, et l'homme du monde, le libertin, – là, on voit bien le dix-huitième – n'ont plus paru foncièrement mauvais ni différents du chrétien. La raison commençait à parler un langage différent de la foi, dangereusement contraire même, et les symboles liturgiques chéaient (ombaient) mal dans cette ambiance... » Alors, on supprime le baptême ?

« À ce coup, la situation devenait dramatique. Refuser le baptême à qui le demande contredit l'ordre du Seigneur, jamais enfreint jusqu'alors, et implique un doute profond, un ébranlement de la foi... – Et voici une image ! – Supposez qu'un chirurgien refuse d'opérer un malade parce que celui-ci ne le lui demande pas avec assez d'insistance. Il sera bientôt

contraint d'avouer que son refus a entraîné la mort du patient, mort dont il sera tenu pour responsable, ou que l'opération de toute manière n'y aurait rien changé ! Dans un cas comme dans l'autre, il perd toute crédibilité. En refusant de conférer le baptême à ceux dont la foi est tiède, l'Église les condamne d'un cœur froid à la damnation éternelle ou elle avoue le peu d'importance qu'elle attache aux sacrements, les refusant ainsi à la légère ! Le clergé qui en vient à refuser les sacrements se met dans une position impossible, et toute l'Église avec lui. Là n'est donc pas la solution, et le vrai problème même est ailleurs. » Nous progressons dans la recherche.

Le Père examine avec bienveillance tous les changements de la pastorale moderne : le retour des rites spectaculaires, l'étalement dans le temps, les étapes solennisées, la participation des laïcs, des intervenants extérieurs... On sent l'expérience du curé de paroisse qu'il a été, confronté à ces difficultés réelles. Toujours cet ancrage dans le réel ! *« Heureux ou malheureux, de bon ou de mauvais goût, orthodoxes ou aberrants, ces changements, dont l'intention était louable, ont été contre toute attente absolument vains [...]. Cet échec a, beaucoup plus profondément qu'on ne veut le reconnaître, déconcerté les prêtres et surtout les plus réformistes. »* D'où leur désaffection à baptiser et la substitution d'autres rites. À noter que depuis le pape François, il y a retour du baptême, sans plus de résultat. Pourquoi ? Le Père en donne la clef en une conclusion intitulée *“La vérité du baptême”*. Après avoir tout essayé, tout expliqué il faut bien en venir là et c'est d'autant plus convaincant que le Père s'est prêté à tous les essais. Que faire ? Voir la réalité en face ! *« En réalité, toutes ces solutions dites pastorales masquent une débâcle qu'elles précipitent, l'archaïsme des réformes liturgiques s'accorde mal avec le modernisme de la prédication qui les accompagne. On dit que le peuple fidèle ne comprend plus l'utilité ni la grandeur du baptême ? On imagine que le baptême ne donne plus ce qu'il promet, ce qu'il signifie ? Mais c'est que le baptême est mal donné et son signe détourné de sa signification ! La faute ne peut être que de ce côté-là où nul ne va la chercher ! »*

Après le diagnostic du médecin, dur à entendre, voici l'explication, dans une exhortation directe à ces malheureux prêtres et d'un ton pathétique : *« Ô hommes d'Église, vous baptisez certes soigneusement, valide-ment. Mais le signe aussitôt administré, vous y joignez votre contre-signé, au témoignage franc et massif de la liturgie infailible vous ajoutez le contre-témoignage de votre prédication trompeuse ! Le rite les détache du monde et vous vous hâtez de les y ramener ! Ô hommes d'Église, croyez-vous donc si mal à ce que vous faites ? Vous donnez la grâce d'une nouvelle naissance à un nouveau royaume, tout de pureté et de clarté, et aussitôt après vous renvoyez ces agneaux*

nouveau-nés chez le Prince de ce monde ! Enfants, adultes, une fois baptisés et désireux de mener une autre vie, rendus par Dieu capables de sainteté, avant même qu'ils aient pu oublier leurs engagements ou faiblir dans le combat, vous, leurs Pères dans la foi, vous leur faites une obligation sacrée de retourner là d'où ils viennent et y négliger, y contredire, y mépriser et renier leurs engagements sacrés ! »

Et le remède : croire ! comme il le disait au début de l'étude. Puis les encouragements : *« Ô prêtres ! Croyez, vous d'abord, au Pouvoir que vous détenez, aux énergies que vous délivrez, à la Cité sainte où vous introduisez les enfants de votre sacerdoce, et vous verrez qu'un peuple nombreux s'attachera à vos pas et vous demeurera fidèle pour la vie et pour l'éternité ! »*

L'espérance renaît par la vérité retrouvée dans la doctrine, dans l'Église même et non par une xième réforme pastorale ! Voilà le Salut ! Vous avez entendu comme le style s'élève pour exhorter directement chacun des intéressés, prêtres et fidèles dans un enthousiasme sacré ! Oui, Georges de Nantes un grand écrivain de la vérité !

Pourriez-vous nous résumer en deux (ou trois) traits caractéristiques, ce style de l'abbé de Nantes, dans ce registre que vous venez d'évoquer ?

Clarté d'exposition, force de la démonstration, illustrations par l'histoire et l'Écriture sainte, comme dans toutes les conférences de la deuxième heure !

Quels sont, selon vous, les auteurs les plus influents dans ce style de l'abbé de Nantes ?

Pierre Flottes parle de Flaubert ; on pense à La Bruyère – avec le souci du concret – dans les portraits des *MÉMOIRES ET RÉCITS*. Mais le Père a répondu à la question en disant qu'il avait puisé à la lecture quotidienne de *L'ACTION FRANÇAISE*, dès l'âge de quatorze ans toutes les clartés de son esprit et de son style. Or dans *L'ACTION FRANÇAISE* vous aviez les articles de Maurras, étincelants, de Daudet, tonitruants, et de Bainville, l'historien fin, élégant ! Il y avait tous ces tons très différents qui ont forgé le style du Père.

Poursuivons notre découverte de ce grand écrivain qu'est l'abbé Georges de Nantes, dans ce numéro 113 de janvier 1977, avec, aux pages 13-14 la recension d'un livre, *LE MAL FRANÇAIS* d'Alain Peyrefitte.

Ce sera beaucoup plus court, parce qu'il s'agit d'un tract, recto verso que d'ailleurs le Père achevait ainsi : *« Tract à répandre à Science-Po, à l'ENA, en fac de droit et d'utopie, partout où sévit l'anglomanie protestante et républicaine. »*

Je vous présente ce tract pour son sens de la synthèse ! Le but est de convaincre un public choisi ! pressé, – qui n'aura pas le temps de lire l'ouvrage, bien sûr – que c'est un mauvais bouquin parce que

les thèses sont partisans. Pour cela, le Père condense dans ses titres, quatre, les explications, les idées-forces. Les moins pressés liront aussi la démonstration qui suit ! Rythme rapide, style alerte, ferme, ton familier, humoristique par endroit, tout à fait adapté à un public d'étudiants !

Premier titre en rouge. La thèse du monsieur : « *LE MAL FRANÇAIS, pour Alain Peyrefitte, C'EST LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE ET L'ORDRE ROYAL.* » Suit l'exposé parfaitement objectif de la thèse et de sa démonstration avec récapitulatif en dernier paragraphe.

Deuxième titre toujours en rouge. « *LA THÈSE N'EST PAS NEUVE, ELLE EST CELLE DE L'ANTIFRANCE, ANGLO-MANIAQUE ET PROTESTANTE.* » Remise en cause de la thèse par les sources contestables du monsieur, avec jeu de mot d'ailleurs sur peyrefitte ! C'est humiliant pour le grand homme !

Troisième titre, en rouge, génial ! renversant la thèse de Peyrefitte. Le titre dit tout ce que l'explication qui suit précisera. C'est une leçon d'histoire, rétablissant celle de France dans sa grandeur et sa décadence ! « *DES CAUSES VÉRITABLES DE LA GRANDEUR DU ROYAUME DE FRANCE ET DE SA DÉCADENCE RÉPUBLICAINE.* »

Enfin le dernier qui établit le rôle véritable du protestantisme anglo-saxon. « *LE LIBÉRALISME PROTESTANT ET LA DÉMOCRATIE PARLEMENTAIRE, MOYENS D'ABAISSEMENT ET D'ASSERVISSEMENT DES PEUPLES LATINS CATHOLIQUES POUR L'IMPÉRIALISME ANGLO-SAXON.* »

Conclusion : Une puissante leçon d'histoire politique, qui dégage les véritables forces en jeu, témoignant de la connaissance approfondie du Père sur le mouvement des idées qui, c'est clair, mènent le monde. Peyrefitte est dépassé. Sa thèse, renversée. La Vérité affirmée, preuves à l'appui. Dans tous les cas, il y a matière à un débat contradictoire, là où Peyrefitte affirmait dans l'absolu. Idéal pour une dissert !

Est-ce que l'on peut qualifier cet article de critique littéraire ?

Bien sûr ! Maurras lui en reconnaîtrait le titre avec cette définition : « *La critique littéraire proprement dite consiste à discerner et faire voir le bon et le mauvais dans les ouvrages de l'esprit. Le discernement suppose deux opérations : sentir et juger.* » Nous y sommes !

Nous en arrivons à "La Ligue". Figurez-vous que *La Religion en vrai* est abonnée depuis longtemps à la *Contre-Réforme catholique*, maintenant "Il est ressuscité", et la première chose que lisent les membres de notre équipe dès qu'un nouveau numéro arrive, c'est "La Ligue" !

Ah ! la Ligue ! De fait, souvent, c'est sur elle que se jettent les lecteurs : on sait que ce sera facile à lire, pas de démonstration ni d'analyse poussée,

juste des faits commentés. Repos pour l'esprit : ce sont les infos du mois. Rapide, condensé : tout doit tenir sur une page. C'est le chef qui parle à ses troupes, le père à ses enfants. Ici, des nouvelles de Noël, bien paisible, tant mieux. Des nouvelles de Congar ! Il va répondre ! Très bien ! Le Père publiera. Ira, ira pas à Rome ? Encore une falsification par le Pape de la citation d'Irénée... Invitation à parler à la télévision, par Philippe Bouvard. Le Père refuse : nous ne sommes pas des histrions. Ensuite, un affichage illégal, il y a eu des plaintes : bon, il faut quand même que les phalangistes respectent la loi. Le n°112 de la CRC se vend bien (le texte de la Grande Mutualité de décembre 1976, *Authenticité française*). Eh bien, tant mieux ! Le Père exhorte ses gens ! Puis dans la seconde colonne, le programme des activités, les Mutus. Les réollections, les journées champenoise et bretonne, les camps, les conférences du frère Bruno et un petit P.S. : pour déconseiller d'acheter un livre. Ce bouquin est un canular, ne dépensez pas votre argent pour rien ! C'est la tournée des nouvelles de famille ! Et ça tourne ! Merci, mon Dieu !

Selon vous, y a-t-il des textes de l'abbé de Nantes qui pourraient être travaillés avec des élèves ?

Oui, dans les *MÉMOIRES ET RÉCITS*, il y a bien matière. En collège, j'ai fait étudier des pages, je me souviens d'une : c'était « *L'ennui sauveur à Chônas* », titre qui avait déjà de quoi faire réagir et préparer une petite "dissert" sur la place de l'ennui ! Je pense aussi aux évocations historiques. La demande d'armistice, par exemple, vue par Georges de Nantes quand il était au Puy ; les Chantiers de jeunesse ; la Libération, vue à Chônas, vue également au séminaire ; tout le bouillonnement des idées, également au séminaire. Il y a beaucoup de témoignages historiques qu'on peut présenter. Je pense aussi, dans l'autobiographie, à « *Mon premier péché* ». Dans une séquence, on peut mettre ce texte-là et puis celui de saint Augustin racontant son premier larcin : des pommes ou des poires, tombées en plus ! en opposition avec les *CONFESSIONS* de Jean-Jacques ! avec son fameux ruban volé. Je pense aussi à son livre *MAMINE* à cause du dialogue fictif établi entre lui et sa mère, qui me fait penser à un procédé similaire quoique différent dans *ENFANCE* de Nathalie Sarraute. Tout cela est très, très riche.

C'est maintenant la toute dernière page de ce numéro 113 de la *Contre-Réforme catholique*, janvier 1977, « *Pages mystiques* ».

Et le titre est : « *Jésus* »

C'est la perle de l'ensemble, qui lui donne tout son sens, le colloque intime du Père avec Jésus, comme une intrusion dans sa vie d'âme, qui est

l'âme de son combat, il l'a assez répété. Le lecteur craint des hauteurs inaccessibles ? Mais il commence, avec une simplicité désarmante : *« Comment ai-je pu m'engager dans cette aventure de raconter le Ciel, mon Ciel ? Je savais bien où me mèneraient ces degrés multipliés à plaisir qui, des choses mineures retrouvées, m'élevaient jusqu'au trône de la Majesté. Je devrais aller jusqu'au terme, et de repousser de mois en mois ne ferait que rendre plus nécessaires et plus nécessairement osées les dernières pages, celles de la divine rencontre ! »*

« Rencontre. » Ah ! le mot fait tilt ! Son ciel, c'est la rencontre avec Jésus, c'était déjà le sujet de théologie sur le baptême ! Et cette théologie doit ouvrir sur la mystique, c'est-à-dire l'union à Dieu ! Tout ce qui a été expliqué, analysé, corrigé, précisé, n'a de but que de favoriser la rencontre vraie avec Celui qui se l'est uni par le baptême ! Plus besoin maintenant de revenir sur ces explications – nécessaires – maintenant l'âme goûte la saveur d'une rencontre unissante avec son Jésus ; c'en est le fruit. D'où le changement de style et de ton. Il faut dire l'ineffable et il faut dire la rencontre amoureuse ! C'est très éthéré ? C'est pourtant la jouissance de la promesse de Jésus en saint Jean (Ap 3, 20) : *« Voici que je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi. »*

Je ne vous en lirai que la dernière partie, la plus intime, et vous serez sensible au pouvoir de suggestion d'une telle évocation, grâce aux images, les seules possibles ! La rencontre devenue *« ce jeté de Toi dans moi, de moi dans Toi »*. Quel choc ! L'âme transformée en *« chambre nuptiale »*, *« cellule retirée et blanche »*, *« chapelle perdue »* ; *« la rencontre en souper »*, *« messe nouvelle et éternelle de ses amours »*. Vous serez sensible à l'émotion qui affleure et porte en elle sa grâce d'union, à son lyrisme très poétique ! À son exquise délicatesse détaillant et commentant avec pudeur les différents moments de la rencontre.

Pour cette rencontre, le Père s'est fait âme féminine, désirante. La force masculine cède à sa vocation première : l'union à l'Époux. *« Cherchant comment je chanterai notre rencontre, ce jeté de Toi dans moi, de moi dans Toi, ce baiser, cette folle joie et audace pour toujours émouvante, poignante, étonnée, cette gloire, j'aurais envie de parler en langues, ou en poésie mais je ne suis ni poète ni glossolale. »*

« Car elle n'est qu'à moi, ornée des souvenirs de notre vie, de toute notre vie d'amours secrètes et de nos rencontres où ne nous visitait que la douce colombe au vol gracieux, cellule retirée et blanche où je te retrouvais seul dans le silence, ô sanglant

Crucifié pour moi, chapelle perdue, abandonnée, où tu m'attirais pour me donner de ton jus de grenade et m'enivrer de toi à l'insu de tous, ô Eucharistie des temps d'épreuve. Enfin tu as frappé, je me suis levée de ma chaise basse, âme tordue d'émotion et de joie, je me suis avancée dans la lumière qui venait de la porte ouverte quand tu parus. Tu as fermé doucement sur nous la porte mais le soleil est resté. Tu voulais encore une fois souper, toi avec moi et moi avec toi ; messe nouvelle et éternelle de tes amours. Nul bruit ne se faisait plus entendre, le pas de la cavalcade s'éloignait sans retour. Le silence éternel de ta Présence se ferma sur nous comme un linceul heureux, envahie d'une torpeur de bonheur, je savais que plus jamais rien rien ne me séparerait de toi, mon Amour, mon Époux, rien ne me séparerait même de l'épaisseur d'un cheveu, de la source de ma joie, de ma vie, de mon fruit savoureux d'éternité, divin, ô Sauveur du corps !

« Je me tenais debout, au milieu de ma blanche cellule, celle de toute ma vie terrestre que tu habitais invisible depuis mon troisième jour, – jour de son baptême ! – résurrection ! (...) Alors je levai les yeux vers Toi, immense, que jamais je n'avais vu ainsi, Face de soleil, Visage de Dieu, sans crainte je levai les yeux vers Toi et je te priai de me prendre enfin pour épouse, ce que tu fis éternellement. »

Et enfin pour récapituler, évoquer plutôt, l'indicible, une suite d'images, d'états ressentis, comme autant de touches suggérées pour un tableau personnel que chacun agencera à sa guise pour sa propre rencontre, c'est le secret de l'âme : *« Voilà. Je n'ai rien dit, notre secret demeure. Il est donné à ceux qui ont déjà et à ceux qui n'ont rien il est repris encore, puisqu'ils n'en veulent pas. Mais pour ceux qui savent, mille joies, buisson ardent, soleils, fleuve tranquille, cantique, aspiration bienheureuse, envahissement de force, ivresse sans amertume, gloire secrète, oubieuse ignorance, communication de beauté, égalité dans l'amour, union savoureuse, paix. »*

Dans cette belle Page mystique que vous venez de commenter, retrouvez-vous la définition du mystique du début de cet entretien ?

Eh bien ! permettez-moi plutôt de revenir à cette définition par laquelle nous avons commencé : si vous voulez bien, je vous en lirai le cinquième paragraphe : *« Saint Bernard a raison de dire – des mystiques – qu'il n'y a guère de rencontres plus fructueuses et plus douces que celle de tels hommes. Le Nom de Jésus est une huile épandue, dit-il, ils nous en font sentir les effluves qui émeuvent notre âme de saints désirs. »* Je crois que nous les avons bien sentis ! Du Ciel descendant sur terre et nous y faisant remonter !

II. COMPRENDRE LE CORAN

DANS un précédent article (*IL EST RESSUSCITÉ*, n° 198, mai 2019, p. 20), nous avons rappelé comment notre Père engagea frère Bruno dans une traduction scientifique du Coran et les fruits qui en résultèrent. Le commentaire et l'explication des cinq premières sourates constituent une véritable "lecture chrétienne" du Coran, comme l'expliquait frère Bruno dans une conférence prononcée à la Permanence en décembre 2014, lecture que nous tâcherons de poursuivre aujourd'hui grâce au travail préparé par notre frère en vue de la traduction de la sourate VI.

Nota : le « + » à la suite des références du Coran invite à se reporter au commentaire qu'en a donné frère Bruno dans les trois tomes de sa traduction.

RÉCAPITULATION.

Comme l'explique l'avant-propos du tome deuxième de la traduction et du commentaire systématique du Coran par notre frère Bruno, la sourate VI, à la suite des sourates III, IV et V, elles-mêmes donnant suite à la sourate II, illustre le thème des « délivrances », dont surabonde la richesse de l'unique plan salvifique du Dieu de la Bible à travers l'histoire.

Notre précédent article rappelait comment, sous le signe du « Dieu des délivrances », signification du sigle ALM, initiales d'une formule biblique, la sourate II établit la charte du grand « retour » à la « Maison » en faveur des enfants d'Abraham : « juifs » enfants d'Israël, « nazôréens » chrétiens, et « sabéens » païens, confondus avec les arabes, enfants d'Ismaël, tous unis dans un même élan de « pèlerinage » vers Jérusalem.

Dans une langue de sa création, qui n'a d'autre antécédent littéraire que la sourate I, l'auteur, « un Himyarite de grande tente », selon l'hypothèse de notre Père, chef de cette « procession » guerrière, tel Moïse conduisant le premier exode, ou Néhémie le

retour de l'exil de Babylone, légifère pour le royaume qu'il entend restaurer, à la faveur de la victoire des Perses contre Byzance.

Introduite par le même sigle ALM, la sourate III raconte l'échec que connut ce nouvel "exode" : l'auteur y médite ce qui fut un véritable « calvaire » selon son expression, et livre le fruit de son expérience douloureuse. Cependant, loin de renoncer à son grand dessein qu'il croit directement inspiré du « Dieu des délivrances », il puise avec génie aux sources du Nouveau Testament, l'« Évangile », issu du premier Calvaire, l'espérance inconfusable de la « délivrance à venir ».

Les sourates IV et V sont la chronique de cette persévérance, tandis que l'auteur et ses fidèles se sont réfugiés à Pétra, selon l'hypothèse formulée par frère Bruno. Elles ne sont pas introduites par l'abréviation ALM, mais uniquement par la basmala. La sourate IV traite des « institutions » de ce « retour » à Jérusalem qu'il s'agit de réussir, et la sourate V, du « pèlerinage » lui-même, que l'auteur ne présente pas tant comme une entrée en guerre, que comme une « purification ».

LA SOURATE VI

Intitulée « les troupeaux », *'al-'an'âm*, par la tradition, cette sourate comporte 165 versets dont le présent article ne présentera que les 60 premiers. Mais cet ensemble nous paraît déjà suffisamment cohérent en lui-même, offrant aux cinq sourates précédentes une suite que nous intitulerons :

LE CHEMIN DES « PROSÉLYTES »

Peut-être est-ce déjà l'intuition contenue dans le titre traditionnel qui suggère le rapprochement avec la parabole évangélique du « beau Pasteur » conduisant son troupeau (Jean 10).

PROLOGUE :

LA DÉFIANCE ENVERS « L'ÉCRIT QUE VOICI ».

¹ *Amour au Dieu qui a façonné le ciel et la terre, et a rejeté les ténèbres et [façonne] la lumière. Puis, ceux qui ont renié leur Maître sont devenus idolâtres. ² C'est Lui qui vous a façonnés d'argile, puis Il a décidé un exil et un exil déterminé auprès de Lui. Là, vous vous êtes rebellés.*

Après une protestation d'« amour au Dieu », les premiers mots font jaillir la querelle que notre auteur soutient depuis la sourate II contre les juifs qui « célèbrent le veau » (II 51 et s.) et se montrent constamment infidèles à l'Alliance, d'une part, et les « nazôréens » qui disent : « le Dieu a célébré un enfant, rendons-lui gloire ! » (II 116), d'autre part, s'obstinant à « emmêler » cet « enfant » avec « le Dieu ». Telle est l'idolâtrie des juifs adorateurs du veau d'or (Exode 32, 4-6), et des chrétiens adorateurs de Jésus-Christ, que l'auteur renvoie dos-à-dos pour imposer le retour à l'islam, c'est-à-dire à la Perfection de l'authentique religion abrahamique, comme

frère Bruno l'a expliqué dans le premier tome de sa traduction (p. 309 et s.).

En évoquant la création et le séjour au paradis terrestre, « *exil déterminé* », par une tournure imitant le Prologue de saint Jean (Jn 1,1-2), l'auteur fait du péché originel une *figure* de la rébellion qu'il endure présentement. Laquelle ?

³ *Et Lui le Dieu dans le ciel et sur la terre sait ce que vous rejetez et ce que vous mettez en lumière. Et Il sait ce que vous foulez aux pieds.* ⁴ *Car on ne leur apporte pas un verset provenant des versets de leur Maître, qu'ils ne soient remplis de défiance à son égard.* ⁵ *Ils traitent la Loi de mensonge dès qu'on leur fait des reproches.*

Quel est l'objet de cette « *défiance* » ?

« *Les versets de leur Maître* » désignent l'Écriture sainte, et ici : les passages du livre de la Genèse auxquels se réfère le début de la sourate. Mais ce verset “qui en provient” est l'un de ceux qui composent « *l'Écrit que voici* » (II 2). Qui s'en défie et pourquoi ? Cela nous paraît être le fait des chrétiens comme on le comprendra plus loin, eux que l'auteur accusait de “rejeter” la religion mosaïque traditionnelle (II 77+) et de “mettre en lumière” Jésus-Christ, Fils de Dieu (III 72+), “foulant” ainsi aux pieds l'antique Alliance (II 80-81) contractée par « *le Dieu* » avec les enfants d'Israël, comme nous l'avons retracé dans notre précédent article.

Finally, leur arriveront les prophéties dont ils se moquent. ⁶ *Ne voient-ils pas combien nous avons détruit de cornes avant eux, mieux établies sur la terre que nous ne les avons établis eux, et nous avons ouvert le ciel sur eux en déluge et nous avons fait déborder “les fleuves qui coulent de dessous” et nous les avons détruits pour leurs mauvais propos et nous avons suscité après eux d'autres cornes.*

Les « *prophéties* » semblent être celles de Daniel qui eut la vision des bêtes monstrueuses, et des « *cornes* », symboles de la domination d'empires et de rois, se succédant les uns aux autres sur la Terre sainte (Dn 7 ; 8). Selon notre hypothèse, l'auteur rédige cette sourate alors que les Perses dominent à Jérusalem et sur la « *terre* » après en avoir chassé les Byzantins en 614, et alors qu'il espère lui-même reconquérir la Ville sainte.

Les “moqueries” que suscitent ces prophéties rappellent celles des contemporains de Noé qui « *se refusaient à croire* », comme l'écrit saint Pierre dans sa première épître (1P 3, 20). L'auteur évoque ici très précisément le Déluge (cf. Gn 7, 11), assimilant à la méchanceté de l'homme que châtiât Yahweh, les « *mauvais propos* » par lesquels les chrétiens font de Jésus, fils de Marie, « *le Dieu* » ou par lesquels les Juifs « *blasphèment* » l'appel que leur lance l'auteur de la part du Dieu (V 18).

⁷ *Et si nous avions fait descendre sur toi un écrit sur un papyrus qu'ils eussent touché de leurs mains, ceux qui ont apostasié diraient : « Cela n'est qu'une interprétation en clair ! »*

⁸ *Et ils disent : « Que n'a-t-on fait descendre sur lui un ange ? » Mais si nous avions fait descendre un ange, la Parole se fût accomplie, ils n'auraient point été sauvés !*

⁹ *Et si nous l'avions consacré ange, nous l'aurions consacré pèlerin et nous l'aurions revêtu des vêtements dont ils se revêtent.*

Précisément, dans la sourate IV, verset 153, les « gens de l'Écriture » demandaient déjà à l'auteur de faire « *descendre sur eux une Écriture venue du Ciel* », et de prouver par là l'origine divine de ses oracles ; comme les Tables de la Loi, œuvre de Dieu, écrites du doigt de Dieu (Ex 32, 16). L'auteur voudrait bien faire croire que son livre, « *l'Écrit que voici* » (II 2), est de même provenance, mais tout comme dans la sourate IV, il ne peut se prévaloir des manifestations spectaculaires qui accompagnèrent, au vu et au su de tout le peuple hébreu, la révélation de la Loi à Moïse, sur le mont Sinaï.

Habilement l'auteur élude le signe demandé en assurant que son « *écrit* » ne constitue pas une révélation nouvelle : les « *apostats* » qui connaissent bien l'Écriture sainte, Ancien et Nouveau Testament, seraient capables de lui comparer ce manuscrit qu'on leur présente sur « *un papyrus* », pour le constater. Et pour le coup, ce serait la preuve qu'aucun ange n'est descendu sur l'auteur ! En effet, pour une révélation véritablement nouvelle, Dieu n'envoie pas un livre, mais un ange : l'Ange de Yahweh (Gn 16, 7 et *passim*), Gabriel (Dn 8, 16 ; 9, 21 ; Lc 1, 19), Michel (Dn 10, 13 ; Jude 9 ; Ap 12, 7). Sans oublier Raphaël dans le livre de Tobie.

Car le temps de la révélation est clos ; saint Paul écrivait aux Galates : « *Si nous-même, si un ange venu du ciel vous annonçait un évangile différent de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème* » (Ga 1, 8). L'auteur le sait bien, c'est pourquoi il se réfère directement à l'ange de l'Apocalypse, instrument de la colère divine (Ap 8) ! « *La Parole* » n'est pas encore « *accomplie* », c'est donc toujours le temps de la miséricorde, conformément à l'épilogue de la sourate précédente où le Dieu manifeste son dessein de rassembler les justes dans des « *jardins* » (V 119).

Cette expression ambiguë désigne autant le paradis promis, dans des termes d'ailleurs parfaitement imités des prophètes de l'Ancien Testament (III 15+), que la ville de Jérusalem contemporaine de l'auteur, avec ses *jardins*, dénomination de la partie cultivée et de son système d'irrigation souterrain, au sud-ouest de Jérusalem *extra-muros* à l'époque byzantine (IV 13+).

Or, dans l'esprit de l'auteur, une œuvre précise donne accès à ces « *jardins* », dans ce monde et dans

l'autre : le « pèlerinage » vers Jérusalem, qui reste l'objectif fixé dès le commencement de cette sourate VI, comme le manifeste le dernier verset de son prologue, en coupant court aux objections : l'auteur, guide des fidèles, « pèlerins » en marche vers Jérusalem, se présente comme Raphaël qui fut le guide de Tobie, sans que celui-ci se doutât qu'il était conduit par un ange (Tb 5,5-6).

CHAHADA

C'EST LE DIEU QUI EST ROI.

¹⁰ *Déjà on s'est moqué des oracles avant toi, et ce dont ils se moquaient les a encerclés avec ceux qui les assiégeaient.*

¹¹ *Dis : « Parcourez la Terre et voyez quel fut le profit de ceux qui crièrent au mensonge ! »*

¹² *Dis : « À qui appartient ce qui est dans le ciel et sur la terre ? » Dis : « Au Dieu ! » Il s'est prescrit à Lui-même la miséricorde, afin de vous rassembler au Jour de la Résurrection. Jour sans querelle : ils se perdent eux-mêmes ceux qui ne croient pas. ¹³ Et à Lui appartient ce qui habite dans la nuit et le jour, et Il exauce avec puissance.*

Le lot des moqueurs est dans le châtiment : aujourd'hui celui de la guerre entre Byzance et la Perse, qui ravage la « Terre », 'al-'arḍi, la Terre sainte. L'auteur l'évoque avec les termes mêmes de Jésus annonçant le siège et la destruction de Jérusalem par les Romains (Lc 19,43), renouvelés par la prise de Jérusalem par les Perses en 614.

De ce souvenir encore tout proche, l'auteur tire son assurance pour introduire une série d'oracles par l'impératif « dis », qūl, qui constituent une suite d'affirmations antichrétiennes revêtues de l'autorité que leur donne cette forme oraculaire.

Il reprend ainsi le thème dominant de la sourate V, affirmant la royauté du Dieu, contre celle de Jésus-Christ. La première question suit le Deutéronome (Dt 10,14) et s'oppose à l'affirmation de Jésus ressuscité à ses Apôtres : « Tout pouvoir m'a été remis au ciel et sur la terre » (Mt 28,18), et peut-être davantage encore à celle-ci : « Le Père aime le Fils, et Il a tout remis dans sa main. » (Jn 3,35) Suit la réaffirmation du grand dessein de miséricorde du Dieu des délivrances qu'évoquait l'épilogue de la sourate V, en contraste, selon une formule que nous retrouverons, avec la révolte de « ceux qui ne croient pas » et, de ce fait, « se perdent eux-mêmes », comme le disait saint Paul à Tite : « Un tel individu, tu le sais, est un dévoyé et un pécheur qui se condamne lui-même. » (Tite 3,11) C'est bien aux chrétiens que semblent s'adresser ces paroles, dans le prolongement de la sourate V.

UN SEUL DIEU, PÈRE DU CIEL ET DE LA TERRE.

¹⁴ *Dis : « Prendrai-je pour Chef un autre que le Dieu, Père du Ciel et de la Terre, qui nourrit et n'est pas nourri ? » Dis : « J'ai reçu l'ordre d'être le premier à être parfait. Et ne soyez plus parmi les emmêlés. »*

Suit, logiquement, la résolution de fidélité au Dieu ; l'auteur se fait plus insistant auprès des chrétiens : prendra-t-il alors pour « Chef » un autre que le Dieu, « Père » du Ciel et de la terre ? Saint Paul, lui, écrivait aux Corinthiens : « Je veux cependant que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ. » (1 Co 11,3) Notre Père a souligné et expliqué le dessein de l'auteur de découronner le Christ (à propos de V 56, tome III, postface p. 325), au profit du Dieu, apparemment... Pour la première fois dans le Coran, celui-ci reçoit d'ailleurs le vocable de « Père », fāṭir (du latin pater). Non pas « Dieu le Père » cependant, puisqu'il n'a pas d'enfant ! (IV 171) mais « le Dieu, Père du ciel et de la terre » ; de la création, selon Isaïe : « Yahweh, tu es notre père, nous sommes l'argile, tu es notre potier, nous sommes tous l'œuvre de tes mains. » (Is 64,7)

En réalité, c'est pour son propre compte que l'auteur veut supplanter Jésus-Christ. Il le manifeste une nouvelle fois dans la suite du même verset, en déclarant qu'il a « reçu l'ordre d'être le premier à être parfait », awal min 'aslama. Par cette affirmation qui réitère, en sa faveur, et cette fois directement, le commandement que Dieu fit à Abraham (Gn 17,1 ; II 131), l'auteur cherche-t-il à se présenter, mieux que Jésus, le nouveau Moïse, comme un nouvel Abraham ? En tout cas, il imite saint Paul prenant Timothée à témoin de son action de grâces « au Christ Jésus, notre Seigneur » venu sauver les pécheurs « dont je suis, moi, le premier », et de ce qu'il lui a été fait miséricorde « pour qu'en moi, le premier, Jésus-Christ manifestât toute sa patience, faisant de moi un exemple pour ceux qui doivent croire en lui en vue de la vie éternelle » (1 Tm 1,12-16). Mais l'auteur ne se fait pas le « premier » des rachetés ; il est le « premier » des arabes, fils d'Ismaël, à renouer avec l'antique commandement de Dieu à Abraham : « sois parfait », 'aslim (II 131), en vue de rétablir les assises du temple (II 127).

La fin du verset manifeste que c'est bien contre les chrétiens, qualifiés d'« emmêlés », eux qui tiennent Jésus-Christ pour le Fils de Dieu, Dieu lui-même, que polémique l'auteur, comme dans la sourate V : « Jadis ils ont apostasié ceux qui ont dit : “Voici le Dieu, lui, le Christ, fils de Marie.” Alors que le Christ disait : “Ô, fils d'Israël, servez le Dieu, mon Maître et votre Maître !” Quant à celui qui emmêle avec le Dieu, déjà le Dieu lui a interdit le jardin, et son attirance c'est le feu ; et pour les enténébrés, point de défense ! » (V 72)

Dans cette même sourate V, et déjà dans la sourate III, l'auteur manifestait cependant une secrète bienveillance vis-à-vis des chrétiens et cherchait à les faire revenir de leur apostasie. Cette attitude perdue ici.

AMOUR AU DIEU SEUL.

¹⁵ *Dis : « Moi, je crains, si je m'endurcis [contre] mon Maître, un abandon au jour des ossements. »* ¹⁶ *Quiconque est brûlant de lui, ce jour-là, a déjà obtenu miséricorde, et c'est de l'or pur tout brillant.* ¹⁷ *Et si le Dieu te touche d'un malheur, nul magicien en dehors de lui ; et s'il te touche d'une délivrance, lui, il est au-dessus de tout, obscur.*

Il s'agit donc d'une question de mort ou de vie éternelle, pour ceux qui *emmêlent* ; « abandon » au jour de la résurrection, « jour des ossements » selon la vision des ossements desséchés reprise d'Ézéchiel (Ez 37). Pour les justes, brûlants d'amour du Dieu (cf. v. 1 ; V 119), la « miséricorde », à eux qui ont été fidèles au premier commandement : « *Écoute Israël, Yahweh notre Dieu est le seul Yahweh. Tu aimeras Yahweh ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force, de tout ton pouvoir.* » (Dt 6,4)

L'auteur renforce son discours en citant Isaïe :

« Je suis Yahweh [...], moi excepté, il n'y a pas de Dieu [...]. Je fais le bonheur, et je crée le malheur. » (Is 45,5-7)

En dehors du Dieu, « nul magicien », *kâšifa*, transposé de l'hébreu biblique *kašaph*, au piel : « s'adonner à la magie », sous-entendu : pour te délivrer. Ce terme évoque les magiciens d'Égypte face à Moïse (Ex 7), mais aussi ceux dont regorgeait la Maison de Jacob au temps d'Isaïe (Is 2,6 ; 57, 3) ou Jérusalem, au temps de Jérémie (Jr 27,9). Mais dans le contexte de la sourate, il désigne Jésus-Christ !

« LE DIEU », SEUL SEIGNEUR.

¹⁸ *Il est le Seigneur ; à l'exclusion de ses serviteurs [pour lesquels] Il est aussi le compagnon plein de sagesse.*

En effet, le Dieu est « le Seigneur », *'al-qâhiru*, du grec *kurios*. C'est l'autre nom du Père dans le Nouveau Testament (Lc 10,21), et un nom appelle l'autre, du moins pour quelqu'un qui reste imprégné du Nouveau Testament comme l'est manifestement notre auteur.

Mais c'est aussi le titre que ses disciples, et désormais les chrétiens, donnent à Jésus, et que l'auteur prend soin d'écarter en ajoutant : « *à l'exclusion de ses serviteurs* » c'est-à-dire de Jésus et Marie, auxquels les chrétiens s'obstinent à rendre un culte.

Dans la sourate V, « le Dieu » en demandait lui-même raison à Jésus : « *En ce temps-là, le Dieu dit : “Ô Jésus fils de Marie ! est-ce toi qui as dit aux gens : ‘Prenez-nous, moi et ma Mère pour deux dieux, à l'encontre du Dieu’ ?”* » et Jésus de répondre : « *Gloire à Toi ! Il ne m'appartient pas de dire ce que je n'ai pas*

de raison [de dire]. » (V 116) Au contraire, l'auteur s'était bien appliqué à les ramener au rang de serviteurs, à la condition commune : « *Le Christ ne se trouve pas humilié d'être un serviteur pour le Dieu* » (IV 172), allant jusqu'à déformer savamment les paroles de Jésus dans l'Évangile selon saint Jean : « *Je ne vous appelle plus serviteurs.* » (Jn 15,15)

« Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20,17) deviennent ainsi : « *Servez le Dieu, mon Maître et votre Maître.* » (III 51 ; V 72 et V 117)

Marie connaît le même traitement. Ainsi de « l'annonce » qu'elle reçoit « des anges » : « *Ô Marie ! voici que le Dieu t'a couronnée et purifiée. Il t'a couronnée au-dessus des femmes des siècles. Ô Marie sois pleine de zèle envers ton Maître et prosterne-toi. Sois humble avec les humbles.* » (III 42-43) Dans le commentaire qu'il consacre à ce passage de l'« Annonciation », frère Bruno souligne la volonté de ramener Marie à la condition commune : le « couronnement » que lui reconnaît l'auteur la laisse très en deçà de l'apparition que contempla saint Jean dans le ciel de Patmos (Ap 12,1), d'autant plus qu'il est partagé par toute la « descendance » d'Adam et d'Amram (III 33). La mention de sa « purification » est une négation de l'Immaculée Conception. Enfin, à ces privilèges singulièrement édulcorés s'ajoutent des recommandations qu'aucun évangéliste, ni canonique ni apocryphe, n'a songé à mettre dans la bouche d'un ange à l'adresse de la Reine des anges ! Au contraire, c'est l'ange Gabriel qui se prosterne devant Marie ; la saluant, il lui dit « *Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi.* » (Lc 1,28)

Au lieu de cela, le Dieu est un « compagnon plein de sagesse », de fait, car c'est lui, « le Dieu », qui l'a enseignée à « Jésus fils de Marie » :

« Et Il lui enseignera l'Écriture et la Sagesse et la Torah et l'Évangile et un oracle pour les enfants d'Israël. » (III 48)

PROFESSION DE FOI ANTICHRIST.

¹⁹ *Dis : « Quoi de plus grand comme témoignage ? »*
Dis : « Le Dieu est témoin entre moi et vous et cette Proclamation m'a été révélée pour que je vous avertisse par elle, vous et quiconque dévore : “Est-ce que vous témoignerez, vous, qu'avec le Dieu, il y a une autre divinité ?” »
Dis : « Je ne témoignerai pas ! » *Dis : « Il n'est qu'un seul Dieu, et moi je suis pur de ce que vous emmêlez. »*

Le « témoignage », *šahâdatan*, de l'araméen *sâhéd*, « témoin », invoqué par l'auteur, est celui de la Création évoquée au commencement de la sourate. Mais plus généralement, de tout l'Ancien Testament, constamment rappelé par « cette Proclamation », *haḏâ l-qûr'ânu*, ce *coran*, « révélé » par « le Dieu » à l'auteur « pour avertir » comme jadis Jean-Baptiste, puis Jésus (Mt 3,2 ; 4,17).

La sourate II professe déjà la *chahada* d'Ancien Testament : « *Étiez-vous témoins lorsque la mort faucha Jacob ? Lorsqu'il dit à ses fils : "Qu'adorerez-vous après moi ?" Ils dirent : "Nous adorerons ton Dieu et le Dieu de tes pères Abraham, Ismaël et Isaac, seul Dieu. Et nous serons parfaits pour Lui."* » (II 133) La profession de foi "monothéiste", « seul Dieu », *'ilâhun wâhidun*, est la transcription du *Shema Israël*, « Écoute Israël : Yahweh notre Dieu, Yahweh seul, *yahweh 'êhâd*. » (Dt 6,4) Le verset 163 de la sourate II le reprend plus explicitement encore : « *Votre Dieu, seul Dieu ! Point de Dieu sinon Lui, la 'ilâha 'illa huwa, le Miséricordieux plein de miséricorde.* » Selon Isaïe : « Il n'y a pas d'autre dieu » en effet (Is 45,21).

Mais le témoignage du Fils de Dieu, Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu ne le contredit pas : « *En vérité, en vérité, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu ; mais vous n'accueillez pas notre témoignage.* » (Jn 3,11)

« *Et le Père qui m'a envoyé, Lui, me rend témoignage* » (Jn 5,37), comme aux Rameaux, lorsque la voix du Père se fit entendre, non pas pour Jésus lui-même, mais pour la foule (Jn 12,28-30).

Le « témoignage » de l'auteur du Coran est donc antichrist.

CHRÉTIENS ENTÉNÉBRÉS PAR L'IDOLÂTRIE.

²⁰ *Ceux auxquels nous avons donné l'Écriture en sont les garants comme en sont garants leurs fils. Ceux qui se perdent eux-mêmes sont ceux qui ne sont pas fidèles.*

²¹ *Qui est davantage dans les ténèbres que celui qui fournit contre le Dieu une interprétation mensongère et qui ment avec ses versets ?*

Quant à Lui, Il ne séparera pas les enténébrés ²² et un jour nous les rassemblerons tous, puis nous dirons à ceux qui emmêlent : « *Où sont vos emmêlés, ceux que vous maudissez ?* » ²³ Alors, plus de tromperie. Ils ne pourront que dire : « *Par le Dieu, notre Maître, nous n'étions pas chrétiens !* » ²⁴ *Vois comme ils mentent contre eux-mêmes et est emporté loin d'eux le fruit de leurs interprétations.*

Les « garants » de cette *chahada* antichrist sont les juifs et les « nazôréens » eux-mêmes ! en tant qu'ils ont reçu l'Écriture : « *la Torah et l'Évangile, jadis Voie pour les gens* » (III 3) ; mais ils y sont infidèles. C'est particulièrement le cas des « nazôréens », juifs convertis au christianisme. Les versets 48 à 51 de la sourate IV sont emblématiques de cette accusation de falsification des versets de l'Écriture sainte : « *Non ! le Dieu ne pardonne pas qu'on emmêle avec lui, mais il pardonne ce qui est à part cela, à qui il veut. Car, quiconque emmêle avec le Dieu ouvre [la porte] à un énorme péché [...]. Prends garde à la façon dont ils forgent sur le Dieu une interprétation mensongère qui*

incline à un péché flagrant. N'as-tu pas vu ceux qui ont reçu une partie de l'Écriture [l'Évangile] ? Ils croient à "celui qui est élevé", 'al-jibt [Jésus, élevé en croix], et aux "idoles", 'aṭ-ṭāgûti [les saints, et particulièrement Marie]. Ils disent à ceux qui ont apostasié : "Voilà ceux qui montrent, mieux que les fidèles, un sentier." »

L'auteur annonce quel sera le sort des « enténébrés » qui « emmêlent » à la foi biblique une « *interprétation mensongère* ». Son discours semble tissé de réminiscences de l'Évangile de saint Matthieu. Comme dans la Parole de l'ivraie (Mt 13,29), les « enténébrés » ne sont pas immédiatement « séparés » des justes, mais « rassemblés » au dernier jour, pour le jugement dernier (Mt 25,31).

Dans un tel contexte, la polémique contre « vos emmêlés » dont le Dieu demande raison « à ceux qui emmêlent », vise Jésus et Marie dans leur fonction d'intercession auprès de Dieu. Comme il apparaît clairement dans la sourate II, verset 107 : « *Ne sais-tu pas que la divinité appartient à Lui le roi du ciel et de la terre et qu'il n'y a pour vous au tribunal du Dieu, ni patron ni défenseur ?* » La monition pointe l'affirmation de la royauté de Jésus-Christ (Jn 3,35 ; 12,32) et son intercession (He 7,25 ; 9,24, ou encore 1Jn 2,1-2). Quant à Marie, notre Père observait que l'auteur s'en prend à Elle tout autant qu'à Jésus. Les nombreux témoignages archéologiques de la foi des chrétiens dans la puissance de la Sainte Vierge auprès de Dieu montrent qu'en Arabie Jésus et Marie ne font qu'un dans leur médiation.

Et s'ils sont « maudits », c'est qu'en « divinisant » « le Christ, fils de Marie » et sa mère, « à l'encontre du Dieu » (V 116) les chrétiens ne font que « maudire », en réalité, l'objet de leurs bénédictions ! Peut-être est-ce aussi une allusion à l'Épître aux Galates où saint Paul expliquait que le Christ avait accompli la parole de l'Écriture : « *Maudit quiconque pend au gibet* », se faisant Lui-même malédiction afin de racheter les juifs de la malédiction de la Loi, et de faire passer, en Lui, la bénédiction d'Abraham aux païens (Ga 3,13) ; explication du salut que l'auteur refuse explicitement.

Mais notons ici une certaine mesure que l'auteur observe dans ce passage, où il se contente de confondre le mensonge des chrétiens, sous le terme méprisant d'« emmêlés », *mušrikîna*, c'est-à-dire « ceux qui emmêlent », *'ašrakû*, au Dieu « une autre divinité » (*supra*, v. 19) et même « deux dieux » (V 116).

En revanche l'auteur voue les juifs au feu de l'enfer.

L'AVEUGLEMENT DES JUIFS.

²⁵ *Et parmi eux il en est qui t'écourent. Mais nous avons jeté sur leur cœur une immobilité pour l'ouvrir et sur leurs oreilles "un gel". Même s'ils voient tous nos*

*versets, ils n'y croiront pas. Au même moment où ils t'élèvent, t'exaltent, ils disent, ceux qui ont apostasié : « Ce ne sont que des histoires des Anciens. »*²⁶ *Et ils s'en détournent et ils le nient et ils ne détruisent qu'eux-mêmes sans s'en rendre compte.*

À sa manière, l'auteur imite saint Paul citant Isaïe : *« Dieu leur a donné un esprit de torpeur : ils n'ont pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre jusqu'à ce jour. »* (Rm 11,8 ; cf. Is 29,10) La signification est claire : ceux qui sont incapables d'émouvoir leurs cœurs pourraient au moins entendre de leurs oreilles « la Proclamation ». Mais cela les laisse froids... Ils ont les oreilles « gelées », l'image est bien choisie ! Qui sont-ils ?

²⁷ *Et si tu voyais lorsqu'ils flotteront au-dessus du feu, ils diront : « Malheur ! il n'y a plus pour nous qu'à nous soumettre, à ne pas mentir avec les versets de notre Maître, et nous serons parmi les fidèles. »*²⁸ *Non ! Perdu pour eux ce qu'ils cachaient auparavant. S'ils se soumettaient, ils reviendront à ce dont ils s'étaient éloignés. Car ce sont des menteurs.*²⁹ *Car ils disent : « Point d'autre vie que notre vie présente et nous ne serons pas avec les ressuscités. »*

Les apostats « flotteront au-dessus » de l'étang de feu que vit saint Jean, auquel sont promis « en bref, tous les hommes de mensonge » (Ap 21,8). L'image est saisissante ; il s'agit des juifs, présentés comme les impies que décrit le livre de la Sagesse : *« Car ils disent entre eux, dans leurs faux calculs : « Courte et triste est notre vie, il n'y a pas de remède lors de la fin de l'homme et on ne connaît personne qui soit revenu de l'Hadès ». »* (Sg 2,1) L'auteur avertit du châtement à venir (*supra*, v. 19).

³⁰ *Et si tu voyais, lorsqu'ils s'agglutineront auprès de leur Maître, il leur dira :*

*« Cela n'est-il pas selon la Loi ? » Ils diront : « Non, par notre Maître ! » Il dira : « Voyez l'abandon, pour avoir apostasié. »*³¹ *Déjà ont perdu ceux qui traitèrent de mensonge la soumission au Dieu, jusqu'à ce que les relève l'heure d'épouvante. Ils diront : « Ô notre perte ! plus que ce que nous avons grappillé pendant [cette vie]. » Et ils s'apitoieront d'avoir dissipé leur lumière. N'est-ce pas en vain qu'ils ont dissipé ?*³² *Car la vie présente n'est que moquerie et néant, mais la demeure dernière est une délivrance pour ceux qui sont droits. N'êtes-vous pas tortueux ?*

Les paroles des impies sont reprises du livre de la Sagesse : *« Venez donc et jouissons des biens présents. »* (Sg 2,6) Déjà les précédentes sourates stigmatisaient l'amour des richesses attachant à la vie d'ici-bas (III 14) et détournant du combat pour Jérusalem alors que cette vie n'est que « moquerie et néant », « plantation précaire » (IV 78). Contrai-

rement à la « demeure dernière », image du Ciel, qui manifeste la croyance de l'auteur à l'au-delà, contrairement aux impies qui « grappillent » ; c'est la reprise de la parole de Jésus : *« Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »* (Mc 8,36 ; Mt 16,26)

L'OPPOSITION DES RAILLEURS.

³³ *Déjà nous savons que te désole ce qu'ils disent. Non pas qu'ils te traitent de menteur, mais les enténébrés ricanent des versets du Dieu.*

³⁴ *Jadis des oracles furent traités de menteurs avant toi, et ils restèrent unis contre l'accusation de mensonge et ils ont souffert jusqu'à ce que leur vienne notre surgeon. Et point de différence dans les appels du Dieu. Et déjà t'a été murmurée une part des prophéties de ceux qui ont reçu communication du secret.*

Outre l'idolâtrie des chrétiens et l'endurcissement des enfants d'Israël, voilà que se lèvent des dissensions au sein même des enfants d'Ismaël. Certains « ricanent », *yajhadûna*, selon un terme qui semble transcrire l'araméen *gehakh*, lui-même transcrit de l'hébreu biblique *ṣāḥaq* (Tg J Gn 18,13 ; 15). Ce n'est peut-être pas sans malice que l'auteur choisit un mot, ou le forge de toute pièce pour évoquer le rire de Sara, l'aïeule des enfants d'Israël, devant l'annonce faite à Abraham par les messagers de Dieu. Mais c'est toute l'Histoire sainte qui est remplie des ricanements opposés par les incrédules aux oracles divins, jusqu'aux sarcasmes des Athéniens face à la prédication de saint Paul (Ac 17,32).

Face à eux, l'auteur présente les envoyés de Dieu comme formant une seule « communauté », faisant « front commun » *ṣabarû*, de l'hébreu biblique *ṣābar*, « amasser, entasser », d'où l'auteur tire la notion d'union, rassemblement, communauté, dans l'attente du « surgeon » *naṣru*, de l'hébreu *nēṣer* selon la prophétie d'Isaïe annonçant l'éclatante résurrection de Jérusalem : *« Ton peuple, rien que des justes, possédera le pays à jamais, rejeton, nēṣer, de mes plantations, œuvre de mes mains pour me glorifier. »* (Is 60,21)

Les « appels du Dieu », sont ceux qu'entendirent Adam (II 37), Abraham (II 124), Moïse (IV 164), et « Jésus fils de Marie » (II 253). L'auteur s'inscrit dans cette lignée, selon sa pensée constante qui efface toute distinction entre la « Torah » et l'« Évangile », dans la négation de la nouvelle Alliance. Jésus est ainsi réduit au rang d'un simple prophète.

CONTRE LES SIGNES DU « ROYAUME DES CIEUX »...

³⁵ *Même si leur défiance est déjà contre toi, ne te détourne pas pour chercher un trésor dans la terre ou une échelle dans le ciel pour leur apporter un signe. Car, si le Dieu le veut, il les rassemblera sur la Voie. Ne sois donc pas parmi les ordures.*³⁶ *Ne s'élèvent que ceux qui*

écoutent. Quant aux morts, le Dieu les ressuscitera puis ils reposeront auprès de Lui.

³⁷ *Ils disent : « Que n'est-il descendu sur lui un signe de son Maître ? » Dis : « Oui, le Dieu est un potier, capable de faire descendre un signe. »*

Quel « signe » donner aux railleurs ? En des termes voilés, l'auteur récuse celui du Royaume des Cieux que les chrétiens, ces « ordures », *'al-jâhilîna* (de l'araméen *gallayyâ* 'tas, excréments, ordures' selon l'expression de saint Paul que l'auteur retourne contre eux ; 1 Co 4,13 ; II 273), ont trouvé comme un « trésor » dans un champ (Mt 13,44) et qui, pour y entrer, regardent vers le Christ, « élevé » sur la Croix, dont « l'échelle » de Jacob était la figure et la prophétie (Gn 28,12 ; Jn 1,51).

Une nouvelle fois, l'auteur se substitue à Jésus et à son œuvre rédemptrice. En effet, Jésus disait : « *Il est écrit dans les prophètes : "Ils seront tous enseignés par Dieu."* Quiconque s'est mis à l'écoute du Père et à son école vient à moi. » (Jn 6,45) Après avoir promis : « *Et moi je le ressusciterai au dernier jour.* » (Jn 6, 44)

Jésus aussi s'était entendu demander un signe par les juifs (Jn 6,30-31). En réponse, il annonçait qu'il donnerait sa Chair à manger et son Sang à boire. Mais la réponse de l'auteur prend le contre-pied de ce discours de Jésus appelé "discours du pain de vie", où Il révélait qu'Il est le Pain vivant descendu du Ciel, envoyé par le Père pour donner la vie éternelle à ceux qui le reçoivent et le mangent. Car, ici, le Dieu n'est pas un "boulangier", mais un « potier », *qâdirun*, de l'hébreu rabbinique *qadar*, dénomination appelée d'ailleurs par celle de « père », selon l'oracle d'Isaïe (cf. *supra*, v. 14) que notre auteur a toujours en pensée : « *Yahweh, tu es notre Père, nous sommes l'argile, tu es notre potier.* » (Is 64, 7)

... LE SIGNE D'UN "PEUPLE EN MARCHÉ".

Mais la plupart ne savent pas. ³⁸ *Rien de ce qui verdoie sur la terre, et point de tourterelle volant dans le jardin de vie, sinon en peuples, à votre ressemblance. Nous n'avons rien excepté dans l'Écriture.*

Alors, vers leur Maître ils seront rassemblés.

Ainsi, à ceux qui lui demandent un signe pour croire, l'auteur répond comme Jésus prêchant l'abandon à la Providence divine : « *Si dans les champs, Dieu habille de la sorte l'herbe qui est aujourd'hui, et demain sera jetée au four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ?* » (Lc 12,28) Ou encore : « *Ne vend-on pas deux passereaux pour un as ? Et pas un d'entre eux ne tombera au sol à l'insu de votre Père !* » (Mt 10,29)

Cependant, ici l'auteur dit davantage : la condition des créatures qu'il évoque est une figure de la condition de ceux à qui il adresse sa « procla-

mation », comme l'Écriture ne cesse de l'enseigner, par exemple dans le *Cantique des cantiques* comparant la bien-aimée, le peuple élu, au narcisse et au lis (Ct 2,1-2), ou à une colombe (Ct 2,14). Mais dans quelle perspective ? Toujours celle du retour à Jérusalem, « *vers leur Maître* », que le prophète Osée annonçait ainsi : « *Comme un passereau ils viendront en tremblant de l'Égypte, comme une colombe du pays d'Assur, et je les ferai habiter dans leurs maisons, oracle de Yahweh.* » (Os 11,11) En définitive, c'est considérer comme nulle et non avenue la parole de Jésus : « *Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père s'est complu à vous donner le Royaume* » (Lc 12,32), puisque c'est la condition de tous les « *peuples, à votre ressemblance* », sans exception.

DERNIER AVERTISSEMENT.

³⁹ *Ceux qui traitent de mensonge nos versets, altérés et dans les larmes, dans les ténèbres : qui il veut, le Dieu le méprise, et qui il veut il le consacre sur la voie étroite de la survie.* ⁴⁰ *Dis : « Vous semble-t-il que l'abandon du Dieu ne vous arrivera pas ? Ou bien l'Heure venue, invoquerez-vous un autre que le Dieu, si vous avez raison ? »* ⁴¹ *Non ! C'est lui que vous invoquerez. Et il fera de la magie, ce que vous invoquez, contre Lui, s'il veut, mais vous oublierez ce que vous emmêliez.*

Quel sera le sort des railleurs ? L'auteur semble encore évoquer l'enfer, tel que le décrit Jésus dans ses paraboles : mauvais riche « altéré » dans les flammes (Lc 16, 23-24), mauvais serviteur, intendant infidèle, invité discourtois, jetés dans la fournaise ou « *dans les ténèbres* », là où sont « les pleurs » et les grincements de dents (Mt 25,30 ; 24, 51 ; 22, 13, et *passim*).

« *L'Heure* » est celle de « l'épouvante » (VI 31). Le verset suivant est difficile : on attendrait une réponse à la question posée. Peut-être est-ce une réaction à la réponse que donnaient les chrétiens au verset 23. « Ce que vous emmêliez » laisse penser que l'auteur s'en prend encore à eux. Cet « autre que le Dieu » est donc Jésus-Christ, et « la magie » qu'il fera « contre Lui », « le Dieu », semble désigner les sacrements de la religion chrétienne qui procurent le salut ! et que les sourates IV et V abolissaient un à un ; baptême et eucharistie (IV 43), mariage (IV 34-35), ou même le sacerdoce (V 51), son « mémorial » que « *vous oublierez* ».

II. LES LEÇONS DU PASSÉ D'ISRAËL

CHÂTIMENT.

⁴² *Jadis nous avons communiqué le secret à des peuples avant toi, et nous les avons pris par le malheur et l'adversité. Peut-être leur faute sera-t-elle mise en réserve ?* ⁴³ *Si seulement ils avaient été atteints de la*

lèpre lorsque notre adversité les a contredits ! Mais leurs cœurs s'endurcissaient, et Satan rendait séduisant ce qu'ils faisaient.

⁴⁴ *Lorsqu'ils eurent oublié ce dont ils faisaient mémoire avec Lui, nous leur avons ouvert les portes de tout ce qu'ils voulaient. Au moment où ils profitaient de ce qui leur était apporté, nous les avons saisis d'épouvante. Alors ils ont été damnés.*

L'auteur évoque le passé d'Israël comme en témoigne son expression « peut-être leur faute sera-t-elle mise en réserve » *la'alla-hum yataḏarra'uwna*, décalquée de l'oracle d'Osée : *šârûr 'awon 'ēphrāyim*, « la faute d'Éphraïm est enserrée » (Os 13,12), sous-entendu : pour être châtiée en temps opportun. Des deux premiers termes, l'auteur a forgé l'expression qui nous permet d'identifier les « peuples » en question : ce sont les dix tribus schismatiques du Nord, au temps de l'ancien Israël, menacées de châtimement pour leur infidélité.

La pensée de l'auteur suit celle du prophète qui poursuit : « *Et je les libérerais du pouvoir du Shéol ? De la mort je les rachèterais ? Où est ta peste, ô Mort ? Où est ta contagion, ô Shéol ?* » (Os 13,14) La « peste » est seulement remplacée ici par la « lèpre » et le « Shéol », par Satan en personne.

Infidélité à quoi ? À « *ce dont ils faisaient mémoire avec Lui* » : l'Alliance qui liait les enfants d'Israël à Yahweh. Ce fut en effet le péché constant d'Israël, objet des imprécations des prophètes : « *Étant au pâturage, ils se sont rassasiés ; rassasiés, leur cœur s'est élevé ; voilà pourquoi ils m'ont oublié.* » (Os 13,6) Dès le commencement de la sourate II, et tout au long, l'auteur se faisait l'écho de cette accusation, vis-à-vis des juifs, mais encore des chrétiens dont il présente le schisme comme l'ultime avatar des infidélités d'Israël.

La fin du verset évoque la suite de l'oracle d'Osée qui annonçait, au huitième siècle avant Jésus-Christ, le châtimement de Samarie : « *[Éphraïm] a beau fructifier parmi ses frères, le vent d'est viendra, le souffle de Yahweh montera du désert, et sa source sera tarie, sa fontaine desséchée.* » (Os 13,15)

RÉPROBATION.

⁴⁵ *La parole a été retranchée du peuple de ceux qui sont dans les ténèbres, et l'amour envers le Dieu, Maître des siècles.*

L'auteur, qui pense toujours à l'histoire d'Éphraïm, fait l'application aux incrédules de son temps : « *ceux qui sont dans les ténèbres* », *'alladîna zalamû* (hébreu biblique *šèlèm*). C'est une allusion à la prophétie d'Isaïe, au chapitre 9 : « *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, sur les habitants du sombre pays, be-'èrès šalmâwèt, une lumière a resplendi.* » (Is 9,1) Au même chapitre, on lit encore : « *Le Seigneur a jeté une parole, dâbâr,*

en Jacob, elle est tombée en Israël » (Is 9,7). Au chapitre 55, cette Parole de Yahweh est comparée à la pluie et à la neige qui « *descendent des cieux et n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre* » (Is 55,10-11). L'auteur le croit aussi, et affirme pourtant que cette « *parole* » *dâbiru*, a été « *retranchée* » du peuple d'Israël, et avec elle, « l'amour », *'al ḥamdu*, son apanage (Dt 6,5), qui devient celui des enfants d'Ismaël (cf. v. 1).

Et il y a tout lieu de penser que l'auteur inclut dans cette réprobation l'Israël nouveau, le peuple de ceux qui ont foi au Verbe fait chair (Jn 1,14), le verset suivant en fournit la confirmation :

⁴⁶ *Dis : « Que vous en semble ? Si le Dieu enlève votre ouïe et votre vue, et met un sceau sur votre cœur, quel dieu autre que le Dieu vous viendra avec lui ? »*

Ce verset commence par une citation du prophète Isaïe, au chapitre de sa vocation dans le Temple. Celui-ci entend la « *voix du Seigneur* » lui dire :

« Va, et tu diras à ce peuple :

Écoutez, écoutez, et ne comprenez pas ;

regardez, regardez, et ne discernez pas.

Appesantis le cœur de ce peuple,

rends-le dur d'oreille, englue-lui les yeux,

de peur que ses yeux ne voient,

que ses oreilles n'entendent,

que son cœur ne comprenne,

qu'il ne se convertisse et ne soit guéri. »

(Is 6,9-10)

Mais ici, contrairement au livre d'Isaïe, c'est « le Dieu » lui-même qui est l'auteur de l'endurcissement du peuple d'Israël. C'est à dessein que l'auteur écrit « *vous viendra* », car Jésus disait : « *Moi, lumière, je suis venu dans le monde, pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres.* » (Jn 12,46) Jésus est donc ce « Dieu autre » et non pas cet « autre que le Dieu », puisqu'il ne fait avec son Père qu'un seul et même Dieu : « *Je suis sorti d'auprès du Père et venu dans le monde ; de nouveau je quitte le monde et je vais vers le Père.* » (Jn 16,28 ; cf. Jn 7,28 ; 8,42 ; 9,39 ; 10,10 ; 12,27)

L'ÉPREUVE DES VERSETS.

Observe comment nous mettons à l'épreuve des versets. Alors ils seront justifiés.

⁴⁷ *Dis : « Que vous en semble ? Si l'abandon du Dieu vous arrive, épouvantable ou au grand jour, qui mourra, sinon le peuple de ceux qui sont dans les ténèbres ? »*

C'est donc « à l'épreuve » des versets d'Osée et d'Isaïe, que l'auteur vient de citer, que les auditeurs seront « *justifiés* » ou condamnés à « l'abandon », selon la réponse donnée à la question posée au verset 46, et qu'il réitère.

⁴⁸ *Nous n'avons mis dans le secret ceux qui ont reçu communication du secret que pour annoncer la bonne nouvelle et avertir : Quiconque croit et porte du fruit, point d'ombre sur eux et ils ne périront pas.* ⁴⁹ *Mais ceux qui traitent nos versets de mensonge, l'abandon les frappera parce qu'ils sont schismatiques.*

Dans la sourate II, l'auteur cherchait à établir le bien-fondé de sa mission sur la « communication d'un secret », à l'exemple de ceux qui en avaient été favorisés avant lui et qu'il a déjà évoqué au v. 34. Il s'agit des grands personnages bibliques et de Jésus fils de Marie, qui n'est qu'un maillon de cette chaîne. Ainsi de Saül, Gédéon, David et Jésus fils de Marie dans les versets 246 à 254, ou encore de « Noé et [des] prophètes après lui », d'Abraham, Ismaël, Isaac, de « Jacob et [des] tribus », de Jésus, de Job et de Jonas, d'Aaron et de Salomon, de David et de Moïse, selon l'énumération aux v. 163 et 164 de la sourate IV.

C'est à leur suite que l'auteur entend « annoncer la bonne nouvelle », *mubašširîna* (de l'hébreu *bâsar*, « annoncer une bonne nouvelle » ; en grec : « évangéliser »). Ce terme revient à de nombreuses reprises (II 97, 119, 155 ; III 126 ; V 19, 60) et manifeste, comme l'a bien expliqué frère Bruno (III 126 +), son intention de substituer son œuvre à l'Évangile même.

Ainsi, « quiconque croit », selon la *chahada* rappelée par l'auteur au v. 19 et « porte du fruit », selon le discours de Jésus à ses disciples sur la vigne véritable (Jn 15, 2-16), ne gît pas dans les ténèbres et ne mourra pas, de cette deuxième mort évoquée au verset 27 et suivants. Contrairement aux railleurs, dont l'accusation n'est cependant pas sans fondement si l'on considère comment l'auteur prétend « annoncer la bonne nouvelle » en passant sous silence les oracles de l'Emmanuel (Is 7) et de l'Enfant-Dieu (Is 9) !

RÉVÉLATION ANCIENNE.

⁵⁰ *Dis : « Je ne vous dis pas : “Après de moi les visions du Dieu, car je ne connais pas le mystère.” Et je ne vous dis pas : “Je suis un ange.” Je ne fais que suivre ce qui m'a été révélé. »*

L'expression « les visions du Dieu », *ḥazâ'inu llâhi*, est la pure et simple transposition de l'hébreu biblique *ḥâzôn*, « vision », premier mot du livre d'Isaïe : *ḥâzôn yeša'yâhu*, « Vision d'Isaïe ». L'auteur tient à nous prévenir qu'il ne se prend pas pour Isaïe, qui avait vu Dieu dans le Temple (Is 6). Et pas davantage pour un ange comme il l'exprimait au v. 8 puisqu'il ne prétend pas faire autre chose que suivre la révélation faite jadis aux patriarches et prophètes de l'Ancien Testament (IV 163 +).

Dis : « La part est-elle égale entre celui qui est aveugle et celui qui est attentif ? Ne demandez-vous pas pardon ? »

⁵¹ *Avertis par là ceux qui craignent d'être rassemblés vers leur Maître : il n'y a pour eux, contre Lui, ni chef, ni intercesseur. Peut-être seront-ils droits ?*

« Ceux qui craignent d'être rassemblés vers leur Maître » sont ceux-là mêmes que l'auteur exhortait à se rassembler, à l'image de l'herbe des champs, ou des oiseaux du ciel : « en peuple » (cf. *supra*, v. 38). Sont-ce des chrétiens ? L'auteur rappelle par la même occasion qu'il n'est aucun médiateur en dehors du Dieu, et nous avons vu plus haut que ce trait semblait viser Jésus et Marie...

⁵² *Ne repousse pas ceux qui invoquent leur Maître par le Témoignage et la mise en pratique. Ils manifestent sa gloire. Ils n'ont pas de compte à te rendre, tu n'as pas de compte à leur rendre. Repousse-les et tu seras parmi les enténébrés.*

Dans la sourate IV, verset 90, l'auteur exhortait ses fidèles à ne pas se priver de l'aide de ceux, quels qu'ils soient, qui participeraient à la conquête de la « Salem ». L'idée semble ici identique, avec deux précisions qui paraissent désigner les juifs : « par le Témoignage », *bi-l-gadawâti*, de l'hébreu biblique *'edût*, « témoignage » qui désigne le Décalogue écrit sur les tables de pierre appelées « tables du Témoignage » (Ex 25, 16 ; 31, 18) et « la mise en pratique », *'al-ʿašiyi*, de l'hébreu rabbinique *ʿasiyyâh* « action ».

Cette pensée de la gloire du Dieu, procurée par la pratique des commandements est bien celle de l'auteur, favorable à ceux qui « embrassent le judaïsme » (V 69), invitant juifs et nazôréens à revenir à l'alliance première entre « le Dieu » et les « enfants d'Israël ». Et cependant, la distance maintenue par l'auteur avec eux semble manifester l'opposition qui demeure au sujet de « l'écrit que voici » que persistent à refuser juifs et nazôréens.

Peut-être est-elle aussi une pointe dirigée contre le premier miracle accompli par Jésus à Cana, où « il manifesta sa gloire » à la demande de Marie, et qui plus est en changeant l'eau en vin ? (Jn 2, 11)

LE SIGNE DE LA MANNE.

⁵³ *C'est ainsi que nous les éprouvons les uns par les autres pour qu'ils disent : « Ceux-ci sont-ils ceux d'entre nous sur qui le Dieu a répandu une manne ? »*

Le Dieu n'est-il pas avec le plus fort, avec ceux qui rendent grâces ?

C'est par l'évocation de la manne mangée par leurs pères dans le désert que les juifs mettaient Jésus à l'épreuve (Jn 6, 31). Réelle ou supposée, l'auteur reprend cette épreuve à son compte et, sans aller jusqu'à se dire « le Pain descendu du Ciel », il se substitue encore une fois à Jésus en se posant en homme « fort », dispensateur d'une « manne », *manna*, c'est-à-dire du Dieu lui-même : « Ce fut déjà

une manne pour les fidèles, le Dieu, lorsqu'il a suscité parmi eux un oracle pris du milieu d'eux : il leur récite ses versets et il les purifie, et il leur enseigne l'Écriture et la sagesse, alors qu'ils étaient auparavant dans une abjection manifeste. » (III 164) Une manne, réservée à « ceux qui rendent grâces », *bi-š-šākirīna*, littéralement : « ceux qui payent [de retour] ». C'est une « eucharistie » dont toute la fonction semble consister à abolir l'autre (V 90 +).

⁵⁴ *Et lorsque ceux qui croient en nos versets te contredisent, dis : « La paix soit sur vous ! Votre Maître s'est prescrit à Lui-même la miséricorde. Celui, parmi vous, qui fait le mal de manière ordurière, puis se convertit après cela et porte du fruit, Il absout avec miséricorde. »*

⁵⁵ *C'est ainsi que nous divisons les versets, afin de mettre en lumière le chemin des prosélytes.*

« La paix », *salāmūn*, de l'hébreu biblique *šālôm*, « paix », (Gn 43,23) est un bien messianique (Is 9, 5-6 ; Lc 1, 79 ; 2, 14) apporté par Jésus (Jn 14, 27), qui transmet à ses Apôtres le pouvoir de la répandre en remettant les péchés (Jn 20, 21-23). L'auteur l'offre ici à ses fidèles sans référence à Jésus-Christ, mais dans le dessein délibéré de le supplanter, explicité ici dans l'allusion à ceux qui font le mal « de manière ordurière », *bi-jahālatin* (cf. *supra*, v. 35) : les chrétiens.

Pour eux, il y a donc une conversion possible, l'auteur en est lui-même la preuve comme il va le « proclamer », et c'est pour en provoquer d'autres qu'il a « divisé » les versets au sein de la sourate. Cependant, ce chemin que ces versets définissent n'est pas tant de conversion au judaïsme selon le sens de « prosélyte », *mujrimīna* (tiré de l'hébreu biblique *ger* « étranger, exilé », mais avec le sens de « prosélyte » en hébreu rabbinique), que d'abjuration du christianisme.

ABJURATION.

⁵⁶ *Dis : « Moi, j'ai cessé de servir ceux que vous invoquez à l'encontre du Dieu. »*

Dis : « Je ne consentirai pas à vos désirs. Jadis, je me suis trompé alors, et je n'étais pas parmi ceux qui étaient dans la Voie. »

« Moi, j'ai cessé » *'innī nuhītu*, de l'hébreu *nō'* au *hiphil* : « refuser, empêcher, annuler, anéantir, détourner ». Notre auteur a donc suivi, « le premier » (cf. v. 14), ce « chemin » que proclament chacune des cinq premières sourates, comme ici : « Ils ont déjà apostasié ceux qui ont dit : “Oui ! le Dieu est le troisième de trois.” Car il n'y a de Dieu que Dieu seul et s'ils ne cessent pas, wa 'in lam yantahū, un abandon muet atteindra ceux d'entre eux qui ont apostasié. » (V 73)

Dans la logique de cette polémique antitrinitaire qui affleure partout depuis la sourate I, « ceux que vous invoquez à l'encontre du Dieu » seraient donc le

Fils et l'Esprit-Saint. Mais dans le contexte de cette sixième sourate, il est permis de les voir personnifiés en Jésus et Marie, pour les raisons que nous avons dites plus haut (cf. *supra*, v. 18).

Ce verset constitue un sommet de cet exposé car il vient renforcer une hypothèse, quant à la personne de l'auteur, qui s'imposait de plus en plus à notre Père et frère Bruno au fur et à mesure de l'avancée des travaux : « *Ce Muḥammad hors pair, comme écrivait notre Père, à n'en pas douter, c'est un arabe, mais héritier d'une immémoriale tradition religieuse, judaïque en son fond et certainement chrétienne en sa plus prochaine forme. Votre juste exégèse met en relief l'admiration et la bienveillance de l'auteur de la sourate III pour les moines chrétiens, et je n'hésite pas à trouver là l'indice et la plus simple raison de l'extraordinaire connaissance du Nouveau Testament dont témoigne le Coran : cet arabe n'a-t-il pas vécu au contact de ces moines ? N'en fut-il pas un élève, un disciple même, voire un membre de l'une de leurs communautés ?* » (LE CORAN t. II, postface, p. 296)

« Vos désirs » sont peut-être ceux des chrétiens, qui incitent les fidèles à abandonner le chemin de Jérusalem en leur disant : « *Trois ! Détournez-vous, 'intahū ! Cela vous rendra libre. Le Dieu n'est qu'un seul Dieu, rendons-lui gloire d'avoir un enfant.* » (IV 171)

⁵⁷ *Dis : « Moi, je suis sur un fondement qui vient du Maître, et vous le traitez de mensonge ! »*

L'auteur se voit-il opposer par ses contradicteurs la parole de Jésus tirée de l'Évangile de saint Matthieu ? « *Or je vous le dis : de toute parole sans fondement que les hommes auront proférée, ils rendront compte au jour du jugement.* » (Mt 12,36) Selon notre interprétation, le « fondement » est l'Écriture sainte, de laquelle provient « l'Écrit que voici » (II 2), objet de la suspicion de ses auditeurs, les chrétiens, en dépit des protestations de l'auteur touchant sa conformité à l'Écriture. Ce qui est certain, c'est qu'il bâtit sur un autre fondement que Jésus-Christ (cf. 1 Co 3,11).

SAGESSE.

« *N'est pas auprès de moi l'objet de votre hâte.*

« *La sagesse n'est que vers le Dieu.*

« *Il abolira la Loi car c'est Lui qui délivre des divisions.* »

⁵⁸ *Dis : « Si seulement survenait auprès de moi l'objet de votre hâte, pour que prennent fin les murmures entre moi et vous. »*

Mais le Dieu se cache des enténébrés.

« La Sagesse », *'al-ḥukmu*, désigne l'objet de la révélation contenue dans les livres de sagesse de l'Ancien Testament, entre « l'Écriture », *'al-kitāb*, et les « prophètes » *'an-nubuwwaṭ* (cf. III 79). Or, pour les chrétiens, Jésus est cette Sagesse même, incarnée

(Jn 1,14 ; cf. Mt 11,19 ; 12,42 ; 13,54). Après avoir partagé cette croyance, l'auteur déclare s'en « détourner » (*supra*, v. 56). Il revient à l'Ancien Testament selon lequel « toute sagesse vient du Seigneur, elle est près de lui à jamais » (Si 1,1), comme si les chrétiens s'en étaient détournés en attribuant la sagesse à un autre qu'à Dieu : « à une chair » (III 79).

Dès lors, ce n'est pas Jésus qui accomplit la Loi (Mt 5,17) rendant ainsi caduque l'ancienne alliance et réconciliant juifs et païens en son Corps, par la Croix (Ep 2,11-16), c'est « le Dieu » ! Et la Sagesse personnifiée, c'est également lui et l'auteur voudrait qu'elle vienne auprès de lui pour confondre ses opposants. Mais à quoi bon : « Le Dieu se cache des enténébrés » qui ne verraient ni ne comprendraient rien (cf. *supra*, v. 46).

⁵⁹ *Et auprès de Lui sont les clefs du mystère ; lui seul le connaît, et il connaît ce qui est dans les champs et dans la mer. Et tu ne coupes pas une herbe qu'il ne le sache ; et pas une graine dans les ténèbres de la terre, rien de vert, rien de sec qui ne soit dans un écrit explicite.*

Le « mystère », 'al-gaybi, désigne « l'obscurité » ('eiba' dans la traduction araméenne du livre de l'Exode) de la nuée dans laquelle Yahweh se manifesta à Moïse sur le mont Sinaï. L'auteur l'emploie pour désigner le mystère divin, objet de la foi des « prédestinés » (II 3) et dont le Dieu seul a « la clef », pas même l'auteur (cf. v. 50). Jésus lui-même, malgré « l'Écriture et la Sagesse, la Torah et l'Évangile » qui lui furent enseignés par « le Dieu » (V 110) ne connaît pas « les mystères » : « Tu sais ce qui est en moi et je ne sais pas ce qui est en Toi. C'est Toi qui caches les mystères. » (V 116) Dans le contexte de la sourate VI,

qui prend vraiment la suite de la précédente, l'expression désigne donc tous les mystères de la religion chrétienne que l'auteur vient d'abjurer solennellement.

Précisément : au mystère du Corps et du Sang du Seigneur, l'auteur a opposé le retour aux sacrifices rituels d'animaux (cf. II 67-73 ; V 90 +). Revenant à l'Ancien Testament, il fait de tout abattage un acte rituel. Ainsi le Dieu connaît-il « ce qui est dans les champs et dans la mer » : le gibier des champs tué à la chasse, qu'il interdit aux enfants d'Ismaël, et le poisson, qu'il leur permet. Tabous alimentaires pour un « peuple consacré » (V 95-96), comme dans le Deutéronome : « Tu es en effet un peuple consacré à Yahweh ton Dieu. » (Dt 14,21)

Rien n'échappe à ce Dieu dont la providence s'étend au moindre brin d'herbe, renchérissant ainsi sur la parole de Jésus : « Vos cheveux mêmes sont tous comptés » (Mt 10,30), et à son oracle qui trouve tout consigné, jusqu'à la moindre graine dans les ténèbres de la terre, dans l'« écrit explicite » constitué par cette sourate et les cinq précédentes.

⁶⁰ *Et c'est Lui qui vous fait attendre de nuit et Il connaît le temps de votre pérégrination de jour, puis Il vous suscitera en Lui pour accomplir un exil déterminé, puis vers Lui votre repos, puis Il vous annoncera ce que vous avez fait.*

Cette première partie de notre sourate s'achève par une pensée inspirée du livre d'Isaïe : « Mon âme t'a désiré pendant la nuit » (Is 26,9), exprimant l'espérance des fils d'Ismaël, pendant le temps de leur « pérégrination », c'est-à-dire de leur vie terrestre, à laquelle mettra fin un « exil déterminé » (cf. *supra*, v. 2) et le Jugement.

CONCLUSION

Le prologue de la sourate ramène à la querelle que prétendait éteindre « l'Écrit que voici » en ramenant juifs et nazôréens à l'amour « du Dieu », dans une fidélité renouvelée à l'authentique alliance en Abraham et Ismaël. Nous constatons qu'il n'en est rien et que l'auteur se heurte à la contradiction des « apostats » ; « enténébrés », qui « emmêlent » avec le Dieu.

Mais voici que les chrétiens paraissent l'objet d'une tentative de persuasion de la part de notre auteur. Dans la sourate V, frère Bruno observait déjà une secrète bienveillance de la part de l'auteur envers les chrétiens, afin de se les rallier. Cette première partie de la sourate VI vient donc confirmer cette découverte et l'éclairer : nous savons que l'auteur fut des leurs avant de prêcher une nouvelle « bonne nouvelle » qui est un retour à l'ancienne Alliance dans le rejet de la Sainte Trinité, du culte des saints et des sacrements de la religion chrétienne, mais au profit des « fils d'Ismaël », et toujours dans le but, nous semble-t-il, de conquérir Jérusalem.

Que les chrétiens cessent donc de tenir Jésus pour « le Dieu », de mentir avec les « versets du Dieu » et donc, de contredire ce que « proclame » « l'Écrit que voici » et qui n'en est que la répétition. Les contradicteurs devraient être instruits de ce qui arriva aux contemporains de Noé et qui se reproduit à l'occasion de l'invasion Perse. Tel Jean-Baptiste ou Jésus, notre auteur « avertit » du châtement à venir qui menace les enténébrés s'ils ne se convertissent pas, et puise dans l'histoire de l'Israël ancien la leçon du châtement et de la réprobation des tribus d'Israël qui se virent dépossédées de « la Parole » et de « l'amour envers le Dieu ». Or, les « enténébrés » sont les héritiers de l'Israël ancien, sourds, aveuglés et le cœur endurci, ils subiront le même sort, à moins qu'ils ne se convertissent... (*À suivre*)

(père Michel-Marie du Caléso.)



MAIS PRIEZ, MES ENFANTS

TELLE est la pressante invitation de la Très Sainte Vierge Marie à chacune de ses apparitions. Telle est donc aussi la résolution que, de pèlerinages en retraites et de sermons en conférences, frère Bruno et les communautés s'efforcent d'entretenir chez nos amis, en puisant dans les trésors de doctrine et de dévotion que nous a laissés notre Père l'abbé de Nantes.

Le 16 janvier, par exemple, les plus courageux des phalangistes parisiens avaient bravé les grèves pour venir écouter frère Bruno à la Permanence. Ils ne le regretteront pas ! Leur récompense fut une magnifique conférence dressant le portrait de l'âme de notre Père, dévoilée dans ses *PAGES MYSTIQUES*. Pour les plus jeunes, mais aussi pour ceux qui ont connu ce grand saint et veulent faire fructifier cette grâce insigne, le témoignage de frère Bruno, son disciple fidèle, est irremplaçable : il nous introduit à la suite de notre Père dans la familiarité du Ciel.

PÈLERINAGE À PONTMAIN.

Dix jours plus tard, le dimanche 26 janvier, les frères et les sœurs de Frébourg et Magé avaient donné rendez-vous aux amis de l'Ouest à Pontmain. Est-ce en raison des malheurs de notre pauvre France ? Ils étaient plus nombreux que jamais à venir supplier Notre-Dame, pour qu'elle la sauve une nouvelle fois. Chapelets, messe, conférence enthousiasmante de frère Philippe sur l'Immaculée Médiatrice, salut du Saint-Sacrement... Quelle journée comblée de grâces ! L'accueil chaleureux du clergé aidant, ce fut peut-être le plus heureux de nos pèlerinages à la Vierge aux étoiles.

Frère Benoît témoigne : « *Ce qui me frappe et qui est vraiment la grâce de notre Phalange, c'est de constater la vraie et fervente dévotion de nos amis pour la Sainte Vierge. Elle est tout ! et le résultat est devant nos yeux : ces familles unies qui prient d'une seule âme et d'un seul cœur, même en fin de journée quand il faut tenir une ribambelle d'enfants dix minutes en silence devant le Saint-Sacrement ! C'est l'œuvre de notre Père et conjointement de frère Bruno.* »

JOURNÉES LYONNAISES.

Le 1^{er} et 2 février, ce fut au tour du cercle de Lyon, un peu élargi, de bénéficier de la doctrine mystique de notre Père. Frère Michel prononça une série de sermons pour expliquer, à l'aide des *LETTRES À MES AMIS*, ce qu'est un mystique ; frère Bruno, par

ses conférences de la retraite d'automne (S 164, *PAGES MYSTIQUES*), leur révéla en notre Père, frère Georges de Jésus-Marie, un modèle attirant de vie mystique ; notre Père lui-même, enfin, paracheva cet enseignement par une conférence de la session de Toussaint 1985 sur le haut mysticisme catholique. Au terme de cette session, nos amis furent convaincus que leur vocation était, eux aussi, de vivre ici-bas le cœur au Ciel.

Puisque la vraie mystique nous jette dans la polémique, frère Michel fit aussi une conférence sur *Medjugorje*, cette vaste mystification qui profite si bien aux charismatiques et nuit gravement à Notre-Dame, délaissée dans ses véritables sanctuaires. Notre frère résuma notre livre paru en 1991 (*MEDJUGORJE EN TOUTE VÉRITÉ*, par frère Michel de la Sainte Trinité) et le prolongea en décryptant le jeu trouble du Vatican qui, malgré des enquêtes accablantes, promeut les pèlerinages sous prétexte de pastorale, mais refuse de faire son devoir en étudiant le fondement historique de ces événements. En vis-à-vis, il est réconfortant de découvrir en Mgr Peric, l'actuel évêque de Mostar, un véritable confesseur de la foi, aussi courageusement opposé à ces fausses apparitions de la Sainte Vierge que son prédécesseur, Mgr Zanic. Nos amis sont maintenant bien armés pour résister à la propagande massive en faveur de la Gospa !

PREMIER SAMEDI À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

Pendant ce temps, notre maison-mère faisait face à l'invasion mensuelle des familles CRC. Qu'est-ce qui les attire en si grand nombre ? Le désir de consoler le Cœur Immaculé de Marie ? Au premier chef. La joie religieuse des belles liturgies de la Chandeleur ? Sans aucun doute ! Mais ils sont aussi avides de la riche prédication de frère Bruno, qui mit cette fois-ci en parallèle les mystères joyeux du Rosaire et les apparitions de Fatima, les grâces mystiques de notre Père et celles de sainte Jacinthe Marto. Ajoutez enfin à tout cela les diverses activités de retraite, selon les âges : depuis les conférences de la retraite d'automne sur les *PAGES MYSTIQUES* pour les parents, jusqu'à la garderie chez nos sœurs pour les plus petits. Quant à la troupe des garçons de sept à treize ans, elle eut le privilège de faire pèlerinage à Troyes sur les pas de sainte Marguerite Bourgeoys dont nous célébrons cette année le quatrième centenaire de la naissance : occasion de les enthousiasmer pour la geste missionnaire et coloniale de la Nouvelle-France, modèle pour la restauration de la Chrétienté, quand Dieu voudra.

Enfin, l'évocation du bonheur de ce premier samedi du mois à la maison Saint-Joseph serait incomplète sans la mention des piles de crêpes servies par nos sœurs, aussi délicieuses que la bonne amitié phalangiste !

« CHRONIQUE DES DERNIERS TEMPS »

Le dimanche après-midi, en introduction de sa dramatique conférence d'*ACTUALITÉS*, frère Bruno décrit les incendies qui transforment l'Australie, ce paradis capitaliste, en un effroyable enfer de feu et de fumée. Saisissante actualisation de la destruction de Sodome et Gomorrhe, c'est la figure des châtiments temporels et éternels qui nous menacent si le Pape et les évêques persistent à proscrire le Cœur Immaculé de Marie.

Car pour l'heure, la servilité de la hiérarchie catholique vis-à-vis du monde pervers transforme l'Église en une porcherie où s'étalent mensonge et corruption. La désorientation diabolique est à son comble.

Voyez les palinodies de Benoît XVI – qui fait figure d'antipape ! – au sujet de la publication du livre écrit avec le cardinal Sarah, pour défendre le célibat sacerdotal, en déplorant un illusoire « *synode des médias* » et « *l'esprit de 1968* ». Elles démontrent une nouvelle fois que l'Église ne pourra pas faire l'économie d'une véritable Contre-Réforme catholique, à l'école de l'abbé de Nantes.

Quant au pape François, il travaille avec acharnement à sa réforme de l'Église : il fustige la Curie, proclame la mort de la Chrétienté, trahit les catholiques chinois... Le 17 décembre, il a édicté une mesure très spectaculaire : l'abolition du secret pontifical qui protégeait l'aveu de certains crimes dont le jugement et l'absolution étaient réservés au Saint-Père. C'est l'institution de la délation dans l'Église ! Et dans son sillage, en France, Mgr de Metz-Noblat, évêque de Langres et président du Conseil épiscopal pour les questions canoniques, a signé un protocole de coopération avec le procureur de la République, pour inciter les prêtres et les membres de l'enseignement catholique à dénoncer faits ou simples soupçons. L'évêque précise : *le secret de la confession peut être rompu*.

Ce n'est pas tout : le même Mgr de Metz-Noblat déplore que la mention « *fil(s)/fille de... et de* » dans les actes de baptême pose un « *problème de vocabulaire* ». Invoquant une attitude « *pragmatique* » et « *sans jugement moral* », il travaille donc à la remplacer par « *noms et prénoms des parents ou des autres titulaires de l'autorité parentale* ». La conférence épiscopale, ralliée à la République, se doit de tenir compte de la législation nouvelle sur le « mariage » et nous prépare à une reconnaissance des unions homosexuelles en France.

Pour nous reconforter, nous avons dans la Russie la vitrine des merveilles que Notre-Dame veut opérer dans le monde. Que sera-ce quand le Saint-Père l'aura

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50€. – CD : achat 5€.

Ajouter le prix du port.

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

FÉVRIER 2020

- ACT. CHRONIQUE DES DERNIERS TEMPS.
1 DVD – 1 CD.

- PI 6.15. SAINT JEAN EUDES, LE MAÎTRE SPIRITUEL
DE LA NOUVELLE-FRANCE.
1 DVD – 1 CD.

♦ CAMP-RETRAITE DE LA COMMUNION PHALANGISTE 2019.

FÉVRIER 2020

- PC 82. « UNE CATHÉDRALE DE LUMIÈRE ».
8. THÉOLOGIE EXISTENTIELLE.
1 DVD – 1 CD.

- PC 82 BIS. LA RELIGION EN VRAI.
LUMIÈRE SUR LE SIÈCLE.
2. GEORGES DE NANTES, GRAND ÉCRIVAIN.
1 DVD – 1 CD.

consacrée à son Cœur Immaculé ! Où qu'il intervienne, Vladimir Poutine agit en médiateur de paix, contrecarrant le bellicisme américain.

Sur le plan intérieur, la Russie poursuit sa restauration nationale, comme le fait comprendre le remarquable discours de son président, prononcé devant l'Assemblée fédérale le 15 janvier dernier et que frère Bruno nous commenta longuement. De la promotion de la famille à celle des hautes technologies, de la réforme de la Constitution à la stabilité budgétaire c'est, en action, un chef d'État, investi de la responsabilité de protéger sa nation, qui donne aux institutions ses grandes directives pour gouverner le pays tout en veillant à ce qu'elles travaillent utilement ensemble et remplissent leurs charges dans le seul intérêt de la Russie.

Conclusion de frère Bruno : démocratie, droits de l'homme, laïcité et mondialisation, ces quatre *mots* sont absents de ce discours ; ces quatre *maux* dont la France va périr si Dieu n'intervient pas, à l'instante demande de « saint Georges de chez nous », dont nous fêterons ce 15 février le dixième anniversaire du *dies natalis*. Sans oublier sainte Jacinthe, que prieront nos cent soixante-dix pèlerins le 20 février, à Lisbonne, pour le centenaire de son entrée au Ciel.

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.